

D1

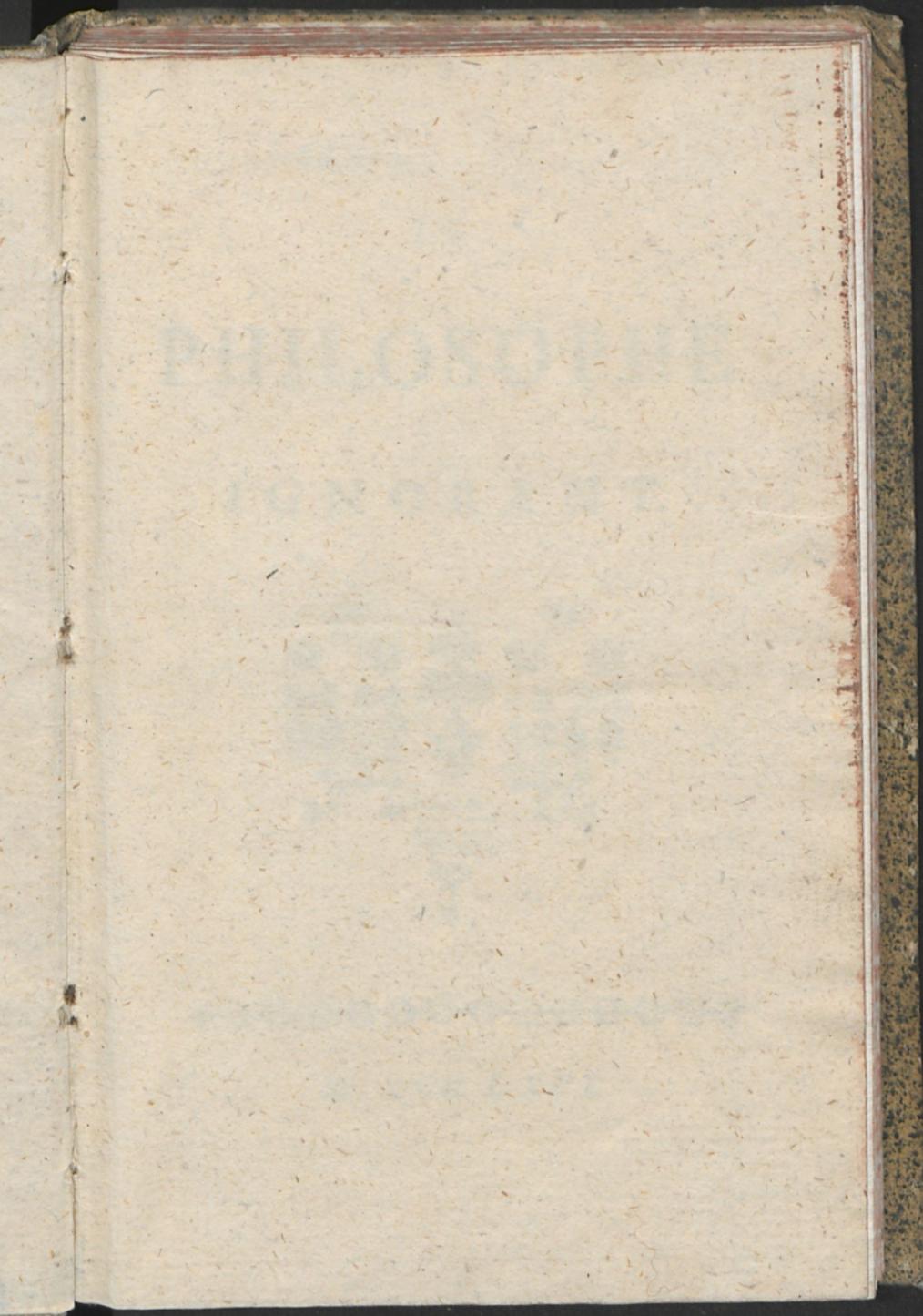
5548 k

108808

Abel, Tid 3171

pc
ei

Abel. ei

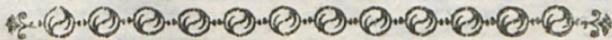
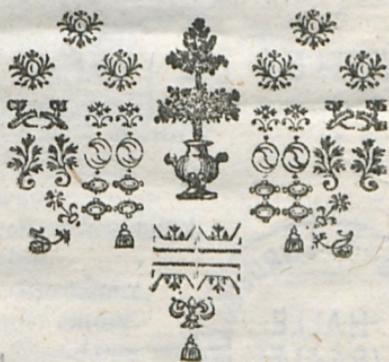


Voltaire

LE

PHILOSOPHE

IGNORANT.



M. DCC. LXVI.



Verf. Francois Marie
Arouet de Voltaire



M DCC LXXI

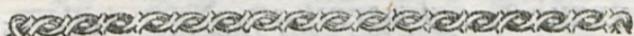


TABLE DES DOUTES.

I. <i>Qui es-tu ?</i>	-	page 1
II. <i>De notre faiblesse.</i>	-	3
III. <i>Comment puis-je penser ?</i>	-	4
IV. <i>M'est-il nécessaire de savoir ?</i>	-	5
V. <i>Aristote, Descartes Gassendi.</i>	-	ibid.
VI. <i>Les Bêtes.</i>	-	7
VII. <i>L'expérience.</i>	-	8
VIII. <i>Substance.</i>	-	10
IX. <i>Bornes étroites.</i>	-	ibid.
X. <i>Découvertes impossibles.</i>	-	11
XI. <i>Désespoir fondé.</i>	-	12
XII. <i>Doute.</i>	-	14
XIII. <i>Suis-je libre ?</i>	-	15
XIV. <i>Tout est-il éternel ?</i>	-	19
XV. <i>Intelligence.</i>	-	21
XVI. <i>Eternité.</i>	-	22
XVII. <i>Incompréhensibilité.</i>	-	ibid.
XVIII. <i>Infini.</i>	-	23
XIX. <i>Ma dépendance.</i>	-	24
XX. <i>Eternité encore.</i>	-	25
XXI. <i>Ma dépendance encore.</i>	-	27
XXII. <i>Nouveau doute.</i>	-	ibid.
XXIII. <i>Un seul Artisan suprême.</i>	-	28
XXIV. <i>Spinoza.</i>	-	31
XXV. <i>Absurdités.</i>	-	39
XXVI. <i>Du meilleur des mondes.</i>	-	42
XXVII. <i>Des Monades.</i>	-	45
XXVIII. <i>Des Formes Plastiques.</i>	-	46
XXIX. <i>De Locke.</i>	-	47
XXX. <i>Qu'ai-je appris jusqu'à présent ?</i>	-	54
XXXI. <i>Fa-t-il une Morale ?</i>	-	ibid.
		XXXII.

TABLE DES DOUTES.

XXXII. <i>Ta-t-il juste & injuste?</i>	-	page 56
XXXIII. <i>Consentement universel est-il preuve de vérité?</i>	-	59
XXXIV. <i>Contre Locke en l'estimant beaucoup.</i>	-	60
XXXV. <i>Contre Locke encore.</i>	-	62
XXXVI. <i>La Nature est elle toujours la même.</i>	-	66
XXXVII. <i>De Hobbes.</i>	-	67
XXXVIII. <i>Morale universelle, malgré Hobbes.</i>	-	68
XXXIX. <i>De Zoroastre, quoiqu'il y ait loin de Zoroastre à Hobbes.</i>	-	69
XL. <i>Des Bracmanes.</i>	-	71
XLI. <i>Des Confutée, que nous nommons Confucius.</i>	ib.	
XLII. <i>De Pythagore.</i>	-	73
XLIII. <i>De Zaleucus, article dont il faut faire son profit.</i>	-	ib.
XLIV. <i>D'Epicure, plus estimable qu'on ne croit.</i>	74	
XLV. <i>Des Stoïciens.</i>	-	75
XLVI. <i>La Philosophie est-elle une vertu?</i>	-	77
XLVII. <i>D'Esopé.</i>	-	ibid.
XLVIII. <i>La paix n'attra-t-elle de la Philosophie?</i>	78	
XLIX. <i>Question, s'il faut persécuter les Philosophes?</i>	-	ibid.
L. <i>La persécution n'est-elle pas une maladie qui ressemble à la rage?</i>	-	80
LI. <i>A quoi tout cela peut-il servir?</i>	-	ibid.
LII. <i>Autres Ignorances.</i>	-	81
LIII. <i>Plus grande ignorance.</i>	-	82
LIV. <i>Ignorance ridicule.</i>	-	83
LV. <i>Pis qu'ignorance.</i>	-	84
LVI. <i>Commencement de la raison.</i>	-	ibid.
LVII. <i>Petite Digression sur les Quinze-Vingt.</i>	85	
LVIII. <i>Avanture indienne, traduite par l'Ignorant.</i>	-	87
LIX. <i>Petit Commentaire de l'Ignorant sur des paroles remarquables.</i>	-	91
<i>Supplement au Philosophe Ignorant.</i>	-	98
		LE





LE
PHILOSOPHE
IGNORANT.

PREMIER DOUTE.

QUI es-tu ? d'où viens-tu ? que fais-tu ? que deviendras-tu ? c'est une question qu'on doit faire à tous les êtres de l'Univers, mais à laquelle nul ne nous répond. Je demande aux plantes quelle vertu les fait croître, & comment le même terrain produit des fruits si divers ? Ces êtres insensibles & muets, quoiqu'enrichis d'une faculté divine, me laissent à mon ignorance & à mes vaines conjectures.

J'interroge cette foule d'animaux différents, qui tous ont le mouvement & le communiquent, qui jouissent des mêmes sensations que moi, qui ont une mesure d'idées & de mémoire avec toutes les passions. Ils

A

favent

favent encor moins que moi ce qu'ils font, pourquoi ils font, & ce qu'ils deviennent.

Je soupçonne, j'ai même lieu de croire que les planètes, les soleils innombrables qui remplissent l'espace, sont peuplés d'êtres sensibles & pensans ; mais une barrière éternelle nous sépare, & aucun de ces habitans des autres globes ne s'est communiqué à nous.

Monfieur le Prieur, dans le *Speftacle de la Nature*, a dit à Monfieur le Chevalier, que les aftres étaient faits pour la terre, & la terre, ainfi que les animaux, pour l'homme. Mais comme le petit globe de la terre roule avec les autres planètes autour du soleil, comme les mouvemens réguliers & proportionels des aftres peuvent éternellement subsifter fans qu'il y ait des hommes comme il y a sur notre petite planète infiniment plus d'animaux que de mes semblables ; j'ai pensé que Monfieur le Prieur avait un peu trop d'amour-propre en se flattant que tout avait été fait pour lui. J'ai vû que l'homme pendant sa vie est dévoré par tous les animaux, s'il est sans défense, & que tous le dévorent encore après sa mort. Ainfi j'ai eu de la peine à concevoir que Monfieur le Prieur & Monfieur le Chevalier fussent les Rois de la nature. Esclave de tout ce qui m'environne, au lieu d'être Roi, resserré dans un point,
& en-

& entouré de l'immenfité, je commence par me chercher moi-même.

II. Notre faiblesse.

Je fuis un faible animal ; je n'ai en naiffant ni force ni connoiffance, ni inftinct ; je ne peux même me traîner à la mammelle de ma mère, comme font tous les quadrupèdes ; je n'acquiers quelques idées que comme j'acquiers un peu de force quand mes organes commencent à fe développer. Cette force augmente en moi jufqu'au tems où ne pouvant plus s'accroître, elle diminue chaque jour. Ce pouvoir de concevoir des idées s'augmente de même jufqu'à fon terme, & enfuite s'évanouît infenfiblement par degrés.

Quelle eft cette mécanique qui accroit de moment en moment les forces de mes membres jufqu'à la borne prefrite ? Je l'ignore ; & ceux qui ont paffé leur vie à rechercher cette caufe, n'en favent pas plus que moi.

Quel eft cet autre pouvoir qui fait entrer des images dans mon cerveau, qui les conferve dans ma mémoire ? Ceux qui font payés pour le favoir l'ont inutilement cherché ; nous fommes tous dans la même ignorance des premiers principes où nous étions dans notre berceau.

III. *Comment puis-je penser?*

Les livres faits depuis mille ans, m'ont-ils appris quelque chose? Il nous vient quelquefois des envies de savoir comment nous pensons, quoiqu'il nous prenne rarement l'envie de savoir comment nous digérons, comment nous marchons. J'ai interrogé ma raison; je lui ai demandé ce qu'elle est? Cette question l'a toujours confondue.

J'ai essayé de découvrir par elle, si les mêmes ressorts qui me font digérer, qui me font marcher, sont ceux par lesquels j'ai des idées. Je n'ai jamais pu concevoir comment & pourquoi ces idées s'enfuyaient quand la faim faisait languir mon corps, & comment elles renaissaient quand j'avais mangé.

J'ai vû une si grande différence entre des pensées & la nourriture, sans laquelle je ne penserais point, que j'ai cru qu'il y avait en moi une substance qui raisonnait, & une autre substance qui digérait. Cependant, en cherchant toujours à me prouver que nous sommes deux, j'ai senti grossièrement que je suis un seul; & cette contradiction m'a toujours fait une extrême peine.

J'ai demandé à quelques-uns de mes semblables qui cultivent la terre notre mère commune, avec beaucoup d'industrie, s'ils sentaient

taient qu'ils étaient deux, s'ils avaient découvert par leur philosophie qu'ils possédaient en eux une substance immortelle, & cependant formée de rien, existante sans étendue, agissant sur leurs nerfs sans y toucher, envoyée expressément dans le ventre de leur mère six semaines après leur conception; ils ont cru que je voulais rire, & ont continué à labourer leurs champs sans me répondre.

IV. *M'est-il nécessaire de savoir ?*

Voyant donc qu'un nombre prodigieux d'hommes n'avait pas seulement la moindre idée des difficultés qui m'inquiètent, & ne se doutait pas de ce qu'on dit dans les écoles, de l'être en général, de la matière & de l'esprit &c., voyant même qu'ils se montraient souvent de ce que je voulais le savoir; j'ai soupçonné qu'il n'était point du tout nécessaire que nous le scussions. J'ai pensé que la nature a donné à chaque être la portion qui lui convient; & j'ai cru que les choses auxquelles nous ne pouvions atteindre ne sont pas notre partage. Mais malgré ce desespoir, je ne laisse pas de désirer d'être instruit, & ma curiosité trompée est toujours infatigable.

V. *Aristote, Descartes & Gassendi.*

Aristote commence par dire que l'incrédulité est la source de la sagesse; *Descartes*

tes a délayé cette pensée, & tous deux m'ont appris à ne rien croire de ce qu'ils me disent. Ce *Descartes* surtout, après avoir fait semblant de douter, parle d'un ton si affirmatif de ce qu'il n'entend point; il est si sûr de son fait quand il se trompe grossièrement en physique; il a bâti un monde si imaginaire; ses tourbillons & ses trois élémens sont d'un si prodigieux ridicule, que je dois me défier de tout ce qu'il me dit sur l'ame, après qu'il m'a tant trompé sur les corps.

Il croit, ou il feint de croire que nous naissons avec des pensées métaphysiques. J'aimerais autant dire qu'*Homère* nâquit avec l'*Iliade* dans la tête. Il est bien vrai qu'*Homère* en naissant avait un cerveau tellement construit, qu'ayant ensuite acquis des idées poétiques, tantôt belles, tantôt incohérentes, tantôt exagérées, il en composa enfin l'*Iliade*. Nous apportans en naissant le germe de tout ce qui se développe en nous; mais nous n'avons pas réellement plus d'idées innées, que *Raphaël* & *Michel Ange* n'apportèrent en naissant de pinceaux & de couleurs.

Descartes pour tâcher d'accorder les parties éparfes de ses chimères, supposa que l'homme pense toujours; j'aimerais autant imaginer que les oiseaux ne cessent jamais de voler, ni les chiens de courir, parce que
ceux

ceux-ci ont la faculté de courir, & ceux-là de voler.

Pour peu que l'on consulte son expérience & celle du genre humain, on est bien convaincu du contraire. Il n'y a personne d'assez fou pour croire fermement qu'il ait pensé toute sa vie, le jour & la nuit, sans interruption, depuis qu'il était fœtus jusqu'à sa dernière maladie. La ressource de ceux qui ont voulu défendre ce roman, a été de dire qu'on pensait toujours, mais qu'on ne s'en apercevait pas. Il vaudrait autant dire qu'on boit, qu'on mange, & qu'on court à cheval sans le savoir. Si vous ne vous apercevez pas que vous avez des idées, comment pouvez-vous affirmer que vous en avez? *Gassendi* se moqua comme il le devait de ce système extravagant. Savez-vous ce qui en arriva? On prit *Gassendi* & *Descartes* pour des Athées.

VI. Les Bêtes.

De ce que les hommes étaient supposés avoir continuellement des idées, des perceptions, des conceptions, il suivait naturellement que les bêtes en avaient toujours aussi; car il est incontestable qu'un chien de chasse a l'idée de son maître auquel il obéit, & du gibier qu'il lui rapporte. Il est évident qu'il a de la mémoire & qu'il combine

quelques idées. Ainsi donc si la pensée de l'homme était aussi l'essence de son ame, la pensée du chien était aussi l'essence de la sienne; & si l'homme avait toujours des idées, il falait bien que les animaux en eussent toujours. Pour trancher cette difficulté, le fabricant des tourbillons & de la matière cannelée, osa dire que les bêtes étaient de pures machines, qui cherchaient à manger sans avoir appétit, qui avaient toujours les organes du sentiment pour n'éprouver jamais la moindre sensation, qui criaient sans douleur, qui témoignaient leur plaisir sans joie, qui possédaient un cerveau pour n'y pas recevoir l'idée la plus légère, & qui étaient ainsi une contradiction perpétuelle.

Ce système était aussi ridicule que l'autre; mais au lieu d'en faire voir l'extravagance, on le traita d'impie; on prétendit que ce système répugnait à l'Écriture Sainte, qui dit dans la Genèse, *que Dieu a fait un pacte avec les animaux, & qu'il leur redemandera le sang des hommes qu'ils auront mordus & mangés*; ce qui suppose manifestement dans les bêtes l'intelligence, la connoissance du bien & du mal.

VII. *L'expérience.*

Ne mêlons jamais l'Écriture sainte dans nos disputes philosophiques; ce sont des choses

ses trop hétérogènes, & qui n'ont aucun rapport. Il ne s'agit ici que d'examiner ce que nous pouvons savoir par nous-mêmes, & cela se réduit à bien peu de chose. Il faut avoir renoncé au sens commun pour ne pas convenir que nous ne savons rien au monde que par l'expérience; & certainement si nous ne parvenons que par l'expérience, & par une suite de tâonnemens & de longues réflexions, à nous donner quelques idées faibles & légères du corps, de l'espace, du tems, de l'infini, de Dieu même, ce n'est pas la peine que l'auteur de la nature mette ces idées dans la cervelle de tous les fœtus, afin qu'il n'y ait ensuite qu'un très petit nombre d'hommes qui en fassent usage.

Nous sommes tous sur les objets de notre science, comme les amans ignorans *Daphnis* & *Cloé*, dont *Longus* nous a dépeint les amours & les vaines tentatives. Il leur fallut beaucoup de tems pour deviner comment ils pouvaient satisfaire leurs desirs, parce que l'expérience leur manquait. La même chose arriva à l'Empereur *Léopold* & au fils de *Louis XIV.* il falut les instruire. S'ils avaient eu des idées innées, il est à croire que la nature ne leur eût pas refusé la principale & la seule nécessaire à la conservation de l'espèce humaine.

VIII. *Substance.*

Ne pouvant avoir aucune notion que par expérience, il est impossible que nous puissions jamais savoir ce que c'est que la matière. Nous touchons, nous voyons les propriétés de cette substance; mais ce mot même *substance*, ce qui est dessous, nous avertit assez que ce dessous nous sera inconnu à jamais: quelque chose que nous découvrons de ses apparences, il restera toujours ce dessous à découvrir. Par la même raison nous ne saurons jamais par nous-mêmes ce que c'est qu'esprit. C'est un mot qui originairement signifie *soufle*, & dont nous nous sommes servis pour tâcher d'exprimer vaguement & grossièrement ce qui nous donne des pensées. Mais quand même, par un prodige qui n'est pas à supposer, nous aurions quelque légère idée de la substance de cet esprit, nous ne serions pas plus avancés; & nous ne pourrions jamais deviner comment cette substance reçoit des sentimens & des pensées. Nous savons bien que nous avons un peu d'intelligence, mais comment l'avons-nous? c'est le secret de la nature, elle ne l'a dit à nul mortel.

IX. *Bornes étroites.*

Nôtre intelligence est très bornée, ainsi que la force de nôtre corps. Il y a des hommes

hommes beaucoup plus robustes que les autres ; il y a aussi des *Hercules* en fait de pensées ; mais au fond cette supériorité est fort peu de chose. L'un soulèvera dix fois plus de matière que moi, l'autre pourra faire de tête & sans papier une division de quinze chiffres, tandis que je ne pourai en diviser que trois ou quatre avec une extrême peine ; c'est à quoi se réduira cette force tant vantée ; mais elle trouvera bien vite sa borne ; & c'est pourquoi dans les jeux de combinaison, nul homme après s'y être formé par toute son application & par un long usage, ne parvient jamais, quelque effort qu'il fasse, au delà du degré qu'il a pu atteindre ; il a frappé à la borne de son intelligence. Il faut même absolument que cela soit ainsi ; sans quoi nous irions de degré en degré jusqu'à l'infini.

X. Découvertes impossibles.

Dans ce cercle étroit où nous sommes renfermés, voyons donc ce que nous sommes condamnés à ignorer, & ce que nous pouvons un peu connaître. Nous avons déjà vû qu'aucun premier ressort, aucun premier principe ne peut être saisi par nous.

Pourquoi mon bras obéit-il à ma volonté ? nous sommes si accoutumés à ce phénomène incompréhensible, que très peu y font
atten-

attention; & quand nous voulons rechercher la cause d'un effet si commun, nous trouvons qu'il y a réellement l'infini entre nôtre volonté & l'obéissance de nôtre membre; c'est-à-dire qu'il n'y a nulle proportion de l'un à l'autre, nulle raison, nulle apparence de cause; & nous sentons que nous y penserions une éternité, sans pouvoir imaginer la moindre lueur de vraisemblance.

XI. *Désespoir fondé.*

Ainsi arrêtés dès le premier pas, & nous repliant vainement sur nous-mêmes, nous sommes effrayés de nous chercher toujours, & de ne nous trouver jamais. Nul de nos sens n'est explicable.

Nous savons bien à peu près, avec le secours des triangles, qu'il y a environ trente millions de nos grandes lieuës géométriques de la Terre au Soleil; mais qu'est-ce que le Soleil? & pourquoi tourne-t-il sur son axe? & pourquoi en un sens plutôt qu'en un autre? & pourquoi *Saturne* & nous tournons-nous autour de cet astre plutôt d'Occident en Orient que d'Orient en Occident? Non seulement nous ne satisferons jamais à cette question; mais nous n'entreverrons jamais la moindre possibilité d'en imaginer seulement une cause phisique. Pourquoi? c'est que le nœud de cette difficulté est dans le premier principe des choses.

Il en est de ce qui agit au dedans de nous, comme de ce qui agit dans les espaces immenses de la nature. Il y a dans l'arrangement des astres, & dans la conformation d'un ciron & de l'homme, un premier principe dont l'accès doit nécessairement nous être interdit. Car si nous pouvions connaître nôtre premier ressort, nous en serions les maîtres, nous serions des Dieux. Eclaircissions cette idée, & voyons si elle est vraie.

Supposons que nous trouvions en effet la cause de nos sensations, de nos pensées, de nos mouvemens, comme nous avons seulement découvert dans les astres la raison des éclipses & des différentes phases de la Lune & de *Vénus*, il est clair que nous prédirions alors nos sensations, nos pensées & nos desirs, résultans de ces sensations, comme nous prédisons les phases & les éclipses. Connaissant donc ce qui devrait se passer demain dans nôtre intérieur, nous verrions clairement par le jeu de cette machine de quelle manière ou agréable ou funeste nous devrions être affectés. Nous avons une volonté qui dirige, ainsi qu'on en convient, nos mouvemens intérieurs en plusieurs circonstances. Par exemple, je me sens disposé à la colère, ma réflexion & ma volonté en repriment les accès naissans. Je verrais, si je connaissais mes premiers principes, toutes les affections auxquelles je suis disposé pour demain, toute la

fuite

suite des idées qui m'attendent ; je pourrais avoir sur cette suite d'idées & de sentimens la même puissance que j'exerce quelquefois sur les sentimens & sur les pensées actuelles, que je détourne & que je réprime. Je me trouverais précisément dans le cas de tout homme qui peut retarder & accélérer à son gré le mouvement d'un horloge, celui d'un vaisseau, celui de toute machine connue.

Etant le maître des idées qui me sont destinées demain, je le ferais pour le jour suivant, je le ferais pour le reste de ma vie ; je pourrais donc être toujours tout-puissant sur moi-même, je ferais le Dieu de moi-même. Je sens assez que cet état est incompatible avec ma nature ; il est donc impossible que je puisse rien connaître du premier principe qui me fait penser & agir.

XII. *Doute.*

Ce qui est impossible à ma nature si faible, si bornée, & qui est d'une durée si courte, est-il impossible dans d'autres globes, dans d'autres espèces d'êtres ? Y a-t-il des intelligences supérieures, maitresses de toutes leurs idées, qui pensent & qui sentent tout ce qu'elles veulent ? Je n'en fais rien ; je ne connais que ma faiblesse, je n'ai aucune notion de la force des autres.

XIII.

XIII. Suis-je libre?

Ne fortions point encor du cercle de nôtre existence ; continuons à nous examiner nous-mêmes autant que nous le pouvons. Je me souviens qu'un jour, avant que j'eusse fait toutes les questions précédentes, un raisonneur voulut me faire raisonner. Il me demanda si j'étais libre ; je lui répondis que je n'étais point en prison, que j'avais la clef de ma chambre, que j'étais parfaitement libre. Ce n'est pas cela que je vous demande, me répondit-il, croyez-vous que vôtre volonté ait la liberté de vouloir ou de ne vouloir pas vous jeter par la fenêtre ? pensez-vous avec l'Ange de l'école que le libre arbitre soit une puissance appétitive, & que le libre arbitre se perd par le péché ? Je regardai mon homme fixement, pour tâcher de lire dans ses yeux s'il n'avait pas l'esprit égaré ; & je lui répondis que je n'entendais rien à son galimatias.

Cependant, cette question sur la liberté de l'homme m'intéressa vivement ; je lus des Scholastiques, je fus comme eux dans les ténèbres ; je lus *Loke*, & j'aperçus des traits de lumière ; je lus le traité de *Colins* qui me parut *Loke* perfectionné ; & je n'ai jamais rien lû depuis qui m'ait donné un nouveau degré de connaissance. Voici ce que ma faible raison a conçu, aidée de ces deux grands hommes,

les

les seuls, à mon avis, qui se soient entendus eux-mêmes en écrivant sur cette matière, & les seuls qui se soient fait entendre aux autres.

Il n'y a rien sans cause. Un effet sans cause n'est qu'une parole absurde. Toutes les fois que je veux, ce ne peut être qu'en vertu de mon jugement bon ou mauvais; ce jugement est nécessaire, donc ma volonté l'est aussi. En effet, il serait bien singulier que toute la nature, tous les autres obéissent à des loix éternelles, & qu'il y eût petit animal haut de cinq pieds, qui au mépris de ces loix pût agir comme il lui plairait au seul gré de son caprice. Il agirait au hasard; & on fait que le hasard n'est rien. Nous avons inventé ce mot pour exprimer l'effet connu de toute cause inconnue.

Mes idées entrent nécessairement dans mon cerveau, comment ma volonté qui en dépend ferait-elle libre? Je sens en mille occasions que cette volonté n'est pas libre; ainsi quand la maladie m'accable, quand la passion me transporte, quand mon jugement ne peut atteindre aux objets qu'on me présente, &c. je dois donc penser que les loix de la nature étant toujours les mêmes, ma volonté n'est pas plus libre dans les choses qui me paraissent les plus indifférentes que dans celles où je me sens soumis à une force invincible.

Etre

Etre véritablement libre, c'est pouvoir. Quand je peux faire ce que je veux, voilà ma liberté; mais je veux nécessairement ce que je veux; autrement je voudrais sans raison, sans cause, ce qui est impossible. Ma liberté consiste à marcher quand je veux marcher & que je n'ai point la goute.

Ma liberté consiste à ne point faire une mauvaise action quand mon esprit se la représente nécessairement mauvaise; à subjuguier une passion quand mon esprit m'en fait sentir le danger, & que l'horreur de cette action combat puissamment mon desir. Nous pouvons réprimer nos passions (comme je l'ai déjà annoncé nombre IV.) mais alors nous ne sommes pas plus libres en réprimant nos desirs qu'en nous laissant entrainer à nos penchans; car dans l'un & dans l'autre cas, nous suivons irrésistiblement nôtre dernière idée; & cette dernière idée est nécessaire; donc je fais nécessairement ce qu'elle me dicte. Il est étrange que les hommes ne soient pas contents de cette mesure de liberté, c'est-à-dire du pouvoir qu'ils ont reçu de la nature de faire ce qu'ils veulent; les astres ne l'ont pas; nous la possédons, & nôtre orgueil nos fait croire quelquefois que nous en possédons encor plus. Nous nous figurons que nous avons le don incompréhensible & absurde de vouloir sans autre raison, sans autre motif que celui de vouloir. Voyez le nombre XXIX.

E

Non,

Non, je ne puis pardonner au Docteur *Clarke* d'avoir combattu avec mauvaise foi ces vérités dont il sentait la force, & qui semblaient s'accommoder mal avec ses systèmes. Non, il n'est pas permis à un Philosophe tel que lui d'avoir attaqué *Colins* en Sophiste, & d'avoir détourné l'état de la question en reprochant à *Colins* d'appeller l'homme *un agent nécessaire*. Agent, ou patient, qu'importe! agent quand il se meut volontairement, patient quand il reçoit des idées. Qu'est-ce que le nom fait à la chose? L'homme est en tout un être dépendant, comme la nature entière est dépendante, & il ne peut être excepté des autres êtres.

Le Prédicateur, dans *Samuël Clarke*, a étouffé le Philosophe; il distingue la nécessité physique & la nécessité morale. Et qu'est-ce qu'une nécessité morale? Il vous paraît vraisemblable qu'une Reine d'Angleterre qu'on couronne & que l'on sacre dans une Eglise, ne se dépouillera pas de ses habits royaux pour s'étendre toute nue sur l'autel, quoiqu'on raconte une pareille aventure d'une Reine de Congo. Vous appelez cela une nécessité morale dans une Reine de nos climats; mais c'est au fonds une nécessité physique, éternelle, liée à la constitution des choses. Il est aussi sûr que cette Reine ne fera pas cette folie, qu'il est sûr qu'elle mourra un jour. La nécessité

cessité morale n'est qu'un mot ; tout ce qui se fait est absolument nécessaire. Il n'y a point de milieu entre la nécessité & le hazard : & vous savez qu'il n'y a point de hazard : donc tout ce qui arrive est nécessaire.

Pour embarrasser la chose davantage, on a imaginé de distinguer encore entre nécessité & contrainte ; mais au fond la contrainte n'est autre chose qu'une nécessité dont on s'apperçoit ; & la nécessité est une contrainte dont on ne s'apperçoit pas. *Archimède* est également nécessité à rester dans sa chambre quand on l'y enferme, & quand il est si fortement occupé d'un problème qu'il ne reçoit pas l'idée de sortir.

Ducunt volentem fata, nolentem trahunt.

L'ignorant qui pense ainsi, n'a pas toujours pensé de même, mais il est enfin contraint de se rendre.

XIV. *Tout est-il éternel ?*

Affervi à des loix éternelles comme tous les globes qui remplissent l'espace, comme les élémens, les animaux, les plantes ; je jette des regards étonnés sur tout ce qui m'environne, je cherche quel est mon auteur, & celui de cette machine immense dont je suis à peine une roue imperceptible.

Je ne suis pas venu de rien : car la substance de mon père & de ma mère qui m'a porté neuf mois dans sa matrice est quelque chose. Il m'est évident que le germe qui m'a produit n'a pû être produit de rien ; car comment le néant produirait-il l'existence ? je me sens subjugué par cette maxime de toute l'antiquité, *rien ne vient du néant, rien ne peut retourner au néant.* Cet axiome porte en lui une force si terrible, qu'il enchaîne tout mon entendement, sans que je puisse me débattre contre lui. Aucun Philosophe ne s'en est écarté, aucun Législateur, quel qu'il soit, ne l'a contesté. Le *Cabut* des Phéniciens, le *Cabos* des Grecs, le *Tobu bobu* des Caldéens & des Hébreux, tout nous atteste qu'on a toujours cru l'éternité de la matière. Ma raison, trompée peut-être par cette idée si ancienne & si générale, me dit : Il faut bien que la matière soit éternelle, puisqu'elle existe ; si elle était hier, elle était auparavant. Je n'apperçois aucune vraisemblance qu'elle ait commencé à être, aucune cause pour laquelle elle n'ait pas été, aucune cause pour laquelle elle ait reçu l'existence dans un tems plutôt que dans un autre. Je cède donc à cette conviction, soit fondée, soit erronée ; & je me range du parti du monde entier, jusqu'à ce qu'ayant avancé dans mes recherches je trouve une lumière supérieure au jugement de tous les hommes, qui me force à me rétracter malgré moi.

Mais,

Mais, si comme tant de Philosophes de l'antiquité l'ont pensé, l'Être éternel a toujours agi, que deviendront le *Cabut* & l'*Ereb* des Phéniciens, le *Tobu bobu* des Caldéens, le *Cabos* d'*Hésiode*? il restera dans les fables. Le *Cabos* est impossible aux yeux de la raison; car il est impossible que l'intelligence étant éternelle, il y ait jamais eu quelque chose d'opposé aux loix de l'intelligence; or le *Cabos* est précisément l'opposé de toutes les loix de la nature. Entrez dans la caverne la plus horrible des Alpes, sous ces débris de rochers, de glace, de fable, d'eaux, de cristaux, de minéraux informes, tout y obéit à la gravitation. Le *Cabos* n'a jamais été que dans nos têtes, & n'a servi qu'à faire composer de beaux vers à *Hésiode* & à *Ovide*.

Si notre sainte Ecriture a dit que le *Cabos* existait, si le *Tobu bobu* a été adopté par elle, nous le croyons sans doute, & avec la foi la plus vive. Nous ne parlons ici que suivant les lueurs trompeuses de notre raison. Nous nous sommes bornés, comme nous l'avons dit, à voir ce que nous pouvons soupçonner par nous-mêmes. Nous sommes des enfans qui essayons de faire quelques pas sans lumières.

XV. Intelligence.

Mais en apercevant l'ordre, l'artifice prodigieux, les loix mécaniques & géométriques

triques qui règnent dans l'Univers, les moyens, les fins innombrables de toutes choses, je suis saisi d'admiration & de respect. Je juge incontinent que si les ouvrages des hommes, les miens même, me forcent à reconnaître en nous une intelligence, je dois en reconnaître une bien supérieurement agissante dans la multitude de tant d'ouvrages. J'admets cette Intelligence suprême, sans craindre que jamais on puisse me faire changer d'opinion. Rien n'ébranle en moi cet axiome, tout ouvrage démontre un ouvrier.

XVI. *Eternité.*

Cette Intelligence est-elle éternelle ? Sans doute ; car soit que j'aye admis ou rejeté l'éternité de la matière, je ne peux rejeter l'existence éternelle de son Artisan suprême ; & il est évident que s'il existe aujourd'hui, il a existé toujours.

XVII. *Incompréhensibilité.*

Je n'ai fait encor que deux ou trois pas dans cette vaste carrière ; je veux savoir si cette intelligence divine est quelque chose d'absolument distinct de l'Univers, à peu près comme le sculpteur est distingué de la statue ; ou si cette ame du monde est unie au monde, & le pénètre à peu près encore comme ce que j'appelle

j'appelle mon ame est uni à moi, & selon cette idée de l'antiquité si bien exprimée dans *Virgile* & dans *Lucain* :

*Mens agitat molem Et magno se corpore miscet.
Juppiter est quodcumque vides quocumque moveris.*

Je me vois arrêté tout à coup dans ma vaine curiosité. Misérable mortel, si je ne puis fonder ma propre intelligence, si je ne puis savoir ce qui m'anime, comment connaîtrai-je l'intelligence ineffable qui préside visiblement à la matière entière? Il y en a une, tout me le démontre; mais où est la boussole qui me conduira vers sa demeure éternelle & ignorée?

XVIII. *Infini.*

Cette Intelligence est-elle infinie en puissance & en immensité, comme elle est incontestablement infinie en durée? je n'en puis rien savoir par moi-même. Elle existe, donc elle a toujours existé, cela est clair. Mais quelle idée puis-je avoir d'une puissance infinie? Comment puis-je concevoir un infini actuellement existant? Comment puis-je imaginer que l'Intelligence suprême est dans le vuide? Il n'en est pas de l'infini en étendue comme de l'infini en durée. Une durée infinie s'est écoulée au moment que je parle, cela est sûr; je ne peux rien ajouter à cette durée

B 4

passée,

passée, mais je peux toujours ajouter à l'espace que je conçois, comme je peux ajouter aux bres que je conçois. L'infini en nombres & en étendue est hors de la sphère de mon entendement. Quelque chose qu'on me dise, rien ne m'éclaire dans cet abîme. Je sens heureusement que mes difficultés & mon ignorance ne peuvent préjudicier à la morale; on aura beau ne pas concevoir ni l'immensité de l'espace remplie, ni la puissance infinie qui a tout fait, & qui cependant peut encor faire; cela ne servira qu'à prouver de plus en plus la faiblesse de notre entendement; & cette faiblesse ne nous rendra que plus soumis à l'Être éternel dont nous sommes l'ouvrage.

XIX. *Ma dépendance.*

Nous sommes son ouvrage. Voilà une vérité intéressante pour nous; car de savoir par la Philosophie en quel tems il fit l'homme, ce qu'il faisait auparavant, s'il est dans la matière, s'il est dans le vuide, s'il est dans un point, s'il agit toujours ou non, s'il agit partout, s'il agit hors de lui ou dans lui; ce sont des recherches qui redoublent en moi le sentiment de mon ignorance profonde.

Je vois même qu'à peine il y a eu une douzaine d'hommes en Europe qui aient écrit sur ces choses abstraites avec un peu de méthode;

thode; & quand je supposerais qu'ils ont parlé d'une manière intelligible, qu'en résulterait-il? Nous avons déjà reconnu, (nomb. 4.) que les choses que si peu de personnes peuvent se flatter d'entendre, sont inutiles au reste du genre humain. Nous sommes certainement l'ouvrage de DIEU, c'est là ce qui m'est utile de favoir; aussi la preuve en est-elle palpable. Tout est moyen & fins dans mon corps, tout y est ressort, poulie, force mouvante, machine hydraulique, équilibre de liqueurs, laboratoire de Chymie. Il est donc arrangé par une Intelligence. (nomb. 15.) Ce n'est pas l'intelligence de mes parens à qui je dois cet arrangement, car assurément ils ne savaient ce qu'ils faisaient quand ils m'ont mis au monde; ils n'étaient que les aveugles instrumens de cet éternel fabricant, qui anime le ver de terre, & qui fait tourner le soleil sur son axe.

XX. *Eternité encore.*

Né d'un germe venu d'un autre germe, y a-t-il eu une succession continue, un développement sans fin de ces germes, & toute la nature a-t-elle toujours existé par une suite nécessaire de cet Etre suprême qui existait de lui-même? Si je n'en croyais que mon faible entendement, je dirais, Il me paraît que la Nature a toujours été animée. Je ne puis concevoir que la cause qui agit continuellement

& visiblement sur elle, pouvant agir dans tous les tems, n'ait pas agi toujours. Une éternité d'oïiveté dans l'Être agissant & nécessaire, me semble incompatible. Je suis porté à croire que le Monde a toujours émané de cette cause primitive & nécessaire, comme la lumière émane du Soleil. Par quel enchainement d'idées me vois-je toujours entraîné à croire éternelles les œuvres de l'Être éternel ? Ma conception, toute pusillanime qu'elle est, a la force d'atteindre à l'Être nécessaire existant par lui-même, & n'a pas la force de concevoir le néant. L'existence d'un seul atôme, me prouve l'éternité de l'existence ; mais rien ne me prouve le néant. Quoi ! il y aurait eu le *rien* dans l'espace où est aujourd'hui quelque chose ? Cela paraît absurde & contradictoire. Je ne puis admettre ce *rien*, à moins que la révélation ne vienne fixer mes idées qui s'emportent au delà des tems.

Je fais bien qu'une succession infinie d'êtres qui n'auraient point d'origine, est aussi absurde ; *Samuël Clarke* le démontre assez ; mais il n'entreprend pas seulement d'affirmer que DIEU n'ait pas tenu cette chaîne de toute éternité ; il n'ose pas dire qu'il ait été si longtems impossible à l'Être éternellement actif de déployer son action. Il est évident qu'il l'a pû ; & s'il l'a pû, qui sera assez hardi pour me dire qu'il ne l'a pas fait ? La révélation seule, en-
cor

cor une fois, peut m'apprendre le contraire. Mais nous n'en sommes pas encor à cette révélation qui écrase toute philosophie, à cette lumière devant qui toute lumière s'évanouit.

XXI. *Ma dépendance encore.*

Cet Etre éternel, cette cause universelle, me donne mes idées ; car ce ne sont pas les objets qui me les donnent. Une matière brute ne peut envoyer des pensées dans ma tête ; mes pensées ne viennent pas de moi, car elles arrivent malgré moi, & souvent s'enfuient de même. On fait assez qu'il n'y a nulle ressemblance, nul rapport entre les objets & nos idées & nos sensations. Certes il y avait quelque chose de sublime dans ce *Mallebranche*, qui osait prétendre que nous voyons tout dans DIEU même. Mais n'y avait-il rien de sublime dans les Stoïciens, qui pensaient que c'est DIEU qui agit en nous, & que nous possédons un rayon de sa substance ? Entre le rêve de *Mallebranche* & le rêve des Stoïciens, où est la réalité ? Je retombe (nomb. 2.) dans l'ignorance, qui est l'apanage de ma nature, & j'adore le DIEU par qui je pense, sans savoir comment je pense.

XXII. *Nouveau doute.*

Convaincu par mon peu de raison qu'il y a un Etre nécessaire, éternel, intelligent,
de

de qui je reçois mes idées, sans pouvoir deviner ni le comment, ni le pourquoi, je demande ce que c'est que cet Etre ? s'il a la forme des espèces intelligentes & agissantes supérieures à la mienne dans d'autres globes ? J'ai déjà dit que je n'en savais rien. (nomb. I.) Néanmoins, je ne puis affirmer que cela soit impossible ; car j'aperçois des planètes très-supérieures à la mienne en étendue, entourées de plus de satellites que la Terre. Il n'est point du tout contre la vraisemblance qu'elles soient peuplées d'intelligences très-supérieures à moi, & de corps plus robustes, plus agiles & plus durables. Mais leur existence n'ayant nul rapport à la mienne, je laisse aux Poètes de l'antiquité le soin de faire descendre *Vénus* de son prétendu troisième Ciel, & *Mars* du cinquième ; je ne dois rechercher que l'action de l'Etre nécessaire sur moi-même.

XXIII. *Un seul Artisan suprême.*

Une grande partie des hommes voyant le mal physique & le mal moral répandus sur ce globe, imagina deux Etres puissans, dont l'un produisait tout le bien, & l'autre tout le mal. S'ils existaient, ils étaient nécessaires ; ils existaient donc nécessairement dans le même lieu ; car il n'y a point de raison pourquoi ce qui existe par sa propre nature serait exclus d'un lieu ; ils se pénétreraient donc

donc l'un l'autre, cela est absurde. L'idée de ces deux puissances ennemies ne peut tirer son origine que des exemples qui nous frappent sur la terre; nous y voyons des hommes doux & des hommes ferores, des animaux utiles & des animaux nuisibles, de bons maîtres & des tyrans. On imagina ainsi deux pouvoirs contraires qui présidaient à la Nature; ce n'est qu'un Roman Asiatique. Il y a dans toute la nature une unité de dessein manifeste; les loix du mouvement & de la pesanteur sont invariables; il est impossible que deux Artisans suprêmes, entièrement contraires l'un à l'autre, ayent suivi les mêmes loix. Cela seul, à mon avis, renverse le système Manichéen, & on n'a pas besoin de gros volumes pour le combattre.

Il est donc une Puissance unique, éternelle, à qui tout est lié, de qui tout dépend, mais dont la nature m'est incompréhensible. *St. Thomas* nous dit, que DIEU est un pur acte, une forme, qui n'a ni genre, ni prédicat, qu'il est la nature & le supposé, qu'il existe essentiellement, participativement, & noncupativement. Lorsque les Dominicains furent les maîtres de l'Inquisition, ils auraient fait brûler un homme qui aurait nié ces belles choses; je ne les aurais pas niées, mais je ne les aurais pas entendues.

On

On me dit que DIEU est simple ; j'avouë humblement que je n'entends pas la valeur de ce mot davantage. Il est vrai que je ne lui attribuerai pas des parties grossières que je puisse séparer ; mais je ne puis concevoir que le principe & le maître de tout ce qui est dans l'étendue, ne soit pas dans l'étendue. La simplicité, rigoureusement parlant, me paraît trop semblable au non-être. L'extrême faiblesse de mon intelligence n'a point d'instrument assez fin pour saisir cette simplicité. Le point mathématique est simple, me dira-t-on ; mais le point mathématique n'existe pas réellement.

On dit encor qu'une idée est simple, mais je n'entends pas cela davantage. Je vois un cheval, j'en ai l'idée, mais je n'ai vû en lui qu'un assemblage de choses. Je vois une couleur, j'ai l'idée de couleur ; mais cette couleur est étendue. Je prononce les noms abstraits de couleur en général, de vice, de vertu, de vérité en général ; mais c'est que j'ai eu connaissance de choses colorées, de choses qui m'ont paru vertueuses ou vicieuses, vraies ou fausses. J'exprime tout cela par un mot ; mais je n'ai point de connaissance claire de la simplicité ; je ne fais pas plus ce que c'est, que je ne fais ce que c'est qu'un infini en nombres actuellement existant.

Déjà convaincu que ne connaissant pas ce
que

que je suis, je ne puis connaître ce qu'est mon auteur. Mon ignorance m'accable à chaque instant, & je me console en réfléchissant sans cesse qu'il n'importe pas que je sache si mon Maître est ou non dans l'étendue, pourvu que je ne fasse rien contre la conscience qu'il m'a donnée. De tous les systèmes que les hommes ont inventés sur la Divinité, quel fera donc celui que j'embrasserai ? Aucun, sinon celui de l'adorer.

XXIV. *Spinoza*.

Après m'être plongé avec *Thalès* dans l'eau, dont il faisait son premier principe, après m'être roussi auprès du feu d'*Empédocle*, après avoir couru dans le vuide en ligne droite avec les atomes d'*Epicure*, supputé des nombres avec *Pythagore*, & avoir entendu sa musique; après avoir rendu mes devoirs aux *Androgines* de *Platon*, & ayant passé par toutes les régions de la Métaphysique & de la folie; j'ai voulu enfin connaître le système de *Spinoza*

Il n'est pas nouveau; il est imité de quelques anciens Philosophes Grecs, & même de quelques Juifs; mais *Spinoza* a fait ce qu'aucun Philosophe Grec, encor moins aucun Juif, n'a fait. Il a employé une méthode géométrique imposante, pour se rendre un compte net de ses idées: voyons s'il ne s'est pas égaré méthodiquement, avec le fil qui le conduit?

Il établit d'abord une vérité incontestable & lumineuse. Il y a quelque chose, donc il existe éternellement un Être nécessaire. Ce principe est si vrai, que le profond *Samuël Clarke* s'en est servi pour prouver l'existence de DIEU.

Cet Être doit se trouver partout où est l'existence; car qui le bornerait?

Cet Être nécessaire est donc tout ce qui existe; il n'y a donc réellement qu'une seule substance dans l'Univers.

Cette substance n'en peut créer une autre; car puisqu'elle remplit tout, où mettre une substance nouvelle, & comment créer quelque chose du néant? Comment créer l'étendue sans la placer dans l'étendue même, laquelle existe nécessairement?

Il y a dans le monde la pensée & la matière; la substance nécessaire que nous appelons DIEU, est donc la pensée & la matière. Toute pensée & toute matière est donc comprise dans l'immensité de DIEU: il ne peut y avoir rien hors de de lui; il ne peut agir que dans lui; il comprend tout, il est tout.

Ainsi tout ce que nous appellons substances différentes n'est en effet que l'universalité des

des différens attributs de l'Être suprême, qui pense dans le cerveau des hommes, éclaire dans la lumière, se meut sur les vents, éclate dans le tonnerre, parcourt l'espace dans tous les astres, & vit dans toute la Nature.

Il n'est point comme un vil Roi de la Terre confiné dans son palais, séparé de ses sujets ; il est intimement uni à eux ; ils sont des parties nécessaires de lui-même ; s'il en était distingué, il ne ferait plus l'Être nécessaire, il ne ferait plus universel, il ne remplirait point tous les lieux, il ferait un Être à part comme un autre.

Quoique toutes les modalités changeantes dans l'Univers soient l'effet de ses attributs, cependant, selon *Spinoza*, il n'a point de parties ; car, dit-il, l'infini n'en a point de proprement dite ; s'il en avait, on pourrait en ajouter d'autres, & alors il ne ferait plus infini. Enfin *Spinoza* prononce qu'il faut aimer ce DIEU nécessaire, infini, éternel ; & voici ses propres paroles, page 45. de l'édition de 1731.

„A l'égard de l'amour de DIEU, loin que
 „cette idée le puisse affaiblir, j'estime qu'au-
 „cune autre n'est plus propre à l'augmenter ;
 „puisqu'elle me fait connaître que DIEU est
 „intime à mon être, qu'il me donne l'existen-
 „ce & toutes mes propriétés, mais qu'il me
 „les donne libéralement, sans reproche, sans
 C „inté-

„intérêt, fans m'affujettir à autre chose qu'à
 „ma propre nature. Elle bannit la crainte,
 „l'inquiétude, la défiance, & tous les défauts
 „d'un amour vulgaire ou intéressé. Elle me
 „fait sentir que c'est un bien que je ne puis
 „perdre, & que je possède d'autant mieux que
 „je le connais & que je l'aime.

Ces idées séduisirent beaucoup de lecteurs ;
 il y en eut même qui ayant d'abord écrit con-
 tre lui, se rangèrent à son opinion.

On reprocha au savant *Bayle* d'avoir atta-
 qué durement *Spinoza* fans l'entendre. Du-
 rement, j'en conviens ; injustement, je ne le
 crois pas. Il serait étrange que *Bayle* ne l'eût
 pas entendu. Il découvrit aisément l'endroit
 faible de ce château enchanté ; il vit qu'en ef-
 fet *Spinoza* compose son DIEU de parties, quoi-
 qu'il soit réduit à s'en dédire, effrayé de son
 propre systême. *Bayle* vit combien il est in-
 sensé de faire DIEU astre & citrouille, pen-
 sée & fumier, battant & battu. Il vit que
 cette fable est fort au-dessous de celle de *Pro-
 thée*. Peut-être *Bayle* devait-il s'en tenir au
 mot de *modalités*, & non pas de *parties*, puis-
 que c'est ce mot de *modalités* que *Spinoza* em-
 ploye toujours. Mais il est également imper-
 tinent, si je ne me trompe, que l'excrément
 d'un animal soit une modalité ou une partie de
 l'Être suprême.

Il ne combattit point, il est vrai, les raisons par lesquelles *Spinoza* soutient l'impossibilité de la création: mais c'est que la création proprement dite est un objet de foi, & non pas de philosophie; c'est que cette opinion n'est nullement particulière à *Spinoza*, c'est que toute l'antiquité avait pensé comme lui. Il n'attaque que l'idée absurde d'un DIEU simple, composé de parties, d'un DIEU qui se mange & qui se digère lui-même, qui aime & qui hait la même chose en même tems &c. *Spinoza* se fert toujours du mot DIEU, *Bayle* le prend par ses propres paroles.

Mais au fond, *Spinoza* ne reconnaît point de DIEU; il n'a probablement employé cette expression, il n'a dit qu'il faut servir & aimer DIEU, que pour ne point affaroucher le genre humain. Il paraît Athée dans toute la force de ce terme; il n'est point Athée comme *Epicure*, qui reconnaissait des Dieux inutiles & oisifs; il ne l'est point comme la plupart des Grecs & des Romains, qui se moquaient des Dieux du vulgaire; il l'est parce qu'il ne reconnaît nulle Providence, parce qu'il n'admet que l'éternité, l'immensité, & la nécessité des choses; il l'est comme *Straton*, comme *Diagoras*; il ne doute pas comme *Pyrrhon*, il affirme; & qu'affirme-t-il? qu'il n'y a qu'une seule substance, qu'il ne peut y en avoir deux, que cette substance est étendue & pensante, & c'est ce que n'ont jamais dit les Philosophes

Grecs & Asiatiques qui ont admis une ame universelle.

Il ne parle en aucun endroit de son livre des desseins marqués qui se manifestent dans tous les êtres. Il n'examine point si les yeux sont faits pour voir, les oreilles pour entendre, les pieds pour marcher, les ailes pour voler ; il ne considère ni les loix du mouvement dans les animaux & dans les plantes, ni leur structure adaptée à ces loix, ni la profonde Mathématique qui gouverne le cours des astres : il craint d'apercevoir que tout ce qui existe atteste une Providence divine ; il ne remonte point des effets à leur cause, mais se mettant tout d'un coup à la tête de l'origine des choses, il bâtit son roman comme *Descartes* a construit le sien, sur une supposition. Il supposait le plein avec *Descartes*, quoiqu'il soit démontré en rigueur que tout mouvement est impossible dans le plein. C'est là principalement ce qui lui fit regarder l'Univers comme une seule substance. Il a été la dupe de son esprit géométrique. Comment *Spinoza* ne pouvant douter que l'intelligence & la matière existent, n'a-t-il pas examiné au moins si la Providence n'a pas tout arrangé ? comment n'a-t-il pas jetté un coup d'œil sur ces ressorts, sur ces moyens dont chacun a son but, & recherché s'ils prouvent un Artisan suprême ? Il fallait qu'il fût ou un Physicien bien ignorant, ou

ou un Sophiste gonflé d'un orgueil bien stupide, pour ne pas reconnaître une Providence toutes les fois qu'il respirait & qu'il sentait son cœur battre ; car cette respiration & ce mouvement du cœur sont des effets d'une machine si industrieusement compliquée, arrangée avec un art si puissant, dépendante de tant de efforts, concourant tous au même but, qu'il est impossible de l'imiter, & impossible à un homme de bon sens de ne la pas admirer.

Les Spinosistes modernes répondent : Ne vous effarouchez pas des conséquences que vous nous imputez ; nous trouvons comme vous une suite d'effets admirables dans les corps organisés & dans toute la Nature. La cause éternelle est dans l'Intelligence éternelle que nous admettons, & qui avec la matière constitue l'universalité des choses qui est DIEU. Il n'y a qu'une seule substance qui agit par la même modalité de sa pensée sur sa modalité de la matière, & qui constitue ainsi l'Univers, qui ne fait qu'un tout inséparable.

On replique à cette réponse, Comment pouvez-vous nous prouver que la pensée qui fait mouvoir les astres, qui anime l'homme, qui fait tout, soit une modalité, & que les déjections d'un crapaud & d'un ver soient une autre modalité de ce même Etre souverain ? Oseriez-vous dire qu'un si étrange principe

vous est démontré ? Ne couvrez-vous pas votre ignorance pas des mots que vous n'entendez point ? *Bayle* a très bien démêlé les sophismes de votre maître dans les détours & dans les obscurités du stile prétendu géométrique, & réellement très confus de ce maître. Je vous renvoie à lui ; des Philosophes ne doivent pas recuser *Bayle*.

Quoi qu'il en soit, je remarquerai de *Spinoza* qu'il se trompait de très bonne foi. Il me semble qu'il n'écartait de son système les idées qui pouvaient lui nuire, que parce qu'il était trop plein des siennes ; il suivait sa route sans regarder rien de ce qui pouvait la traverser, & c'est ce qui nous arrive trop souvent. Il y a plus, il renversait tous les principes de la Morale, en étant lui-même d'une vertu rigide ; sobre, jusqu'à ne boire qu'une pinte de vin en un mois ; désintéressé, jusqu'à remettre aux héritiers de l'infortuné *Jean de Wit* une pension de deux cent florins que lui faisait ce grand homme ; généreux, jusqu'à donner son bien ; toujours patient dans les maux & dans sa pauvreté, toujours uniforme dans sa conduite.

Bayle qui l'a si maltraité avait à peu près le même caractère. L'un & l'autre ont cherché la vérité toute leur vie par des routes différentes. *Spinoza* fait un système spécieux en quel-

quelques points, & bien erroné dans le fond. Bayle a combattu tous les systêmes : qu'est-il arrivé des écrits de l'un & de l'autre ? Ils ont occupé l'oïfiveté de quelques lecteurs ; c'est à quoi tous les écrits se réduisent ; & depuis Thalés jusqu'aux Professeurs de nos Universités, & jusqu'aux plus chimériques raisonneurs, & jusqu'à leurs plagiaires, aucun Philosophe n'a influé seulement sur les mœurs de la rue où ils demeuraient. Pourquoi ? Parce que les hommes se conduisent par la coutume, & non par la Métaphysique.

XXV. *Absurdités.*

Voilà bien des voyages dans des terres inconnues ; ce n'est rien encore. Je me trouve comme un homme qui ayant erré sur l'Océan, & apercevant les isles Maldives dont la mer Indienne est semée, veut les visiter toutes. Mon grand voyage ne m'a rien valu ; voyons si je ferai quelque gain dans l'observation de ces petites isles, qui ne semblent servir qu'à embarrasser la route.

Il y a une centaine de cours de Philosophie où l'on m'explique des choses dont personne ne peut avoir la moindre notion. Celui-ci veut me faire comprendre la Trinité par la Physique ; il me dit qu'elle ressemble aux trois dimensions de la matière. Je le laisse

C 4 dire,

dire, & je passe vite. Celui-là prétend me faire toucher au doigt la Transsubstantiation, en me montrant, par les loix du mouvement, comment un accident peut exister sans sujet, & comment un même corps peut être en deux endroits à la fois. Je me bouche les oreilles, & je passe plus vite encore.

Pascal, Blaise Pascal lui-même, l'auteur des Lettres Provinciales, profère ces paroles; Croyez-vous qu'il soit impossible que DIEU soit infini & sans parties? Je veux donc vous faire voir une chose indivisible & infinie; c'est un point, se mouvant partout d'une vitesse infinie, car il est en tous lieux tout entier dans chaque endroit.

Un point mathématique qui se meut! juste Ciel! un point qui n'existe que dans la tête du Géomètre, qui est partout & en même tems, & qui a une vitesse infinie, comme si la vitesse infinie actuelle pouvait exister! Chaque mot est une folie, & c'est un grand homme qui a dit ces folies!

Votre ame est simple, incorporelle, intangible, me dit cet autre; & comme aucun corps ne peut la toucher, je vai vous prouver par la physique d'*Albert le Grand*, qu'elle sera brûlée physiquement, si vous n'êtes pas de mon avis; & voici comme je vous le prouve à *priori*,

ri, en fortifiant *Albert* par les syllogismes d'*Abeli*. Je lui réponds que je n'entends pas son *priori* ; que je trouve son compliment très dur ; que la Révélation dont il ne s'agit pas entre nous, peut seule m'apprendre une chose si incompréhensible ; que je lui permets de n'être pas de mon avis, sans lui faire aucune menace ; & je m'éloigne de lui, de peur qu'il ne me joue un mauvais tour ; car cet homme me paraît bien méchant.

Une foule de Sophistes de tout pays & de toutes sectes m'accable d'argumens intelligibles sur la nature des choses, sur la mienne, sur mon état passé, présent & futur. Si on leur parle de manger & de boire, de vêtement, de logement, des denrées nécessaires, de l'argent avec lequel on se les procure, tous s'entendent à merveilles ; s'il y a quelques pistoles à gagner, chacun d'eux s'empresse, personne ne se trompe d'un denier ; & quand il s'agit de tout notre être, ils n'ont pas une idée nette. Le sens commun les abandonne ; de là je reviens à ma première conclusion (nombre 4.) que ce qui ne peut être d'un usage universel, ce qui n'est pas à la portée du commun des hommes, ce qui n'est pas entendu par ceux qui ont le plus exercé leur faculté de penser, n'est pas nécessaire au genre humain.

XXVI. *Du meilleur des mondes.*

En courant de tous côtés pour m'instruire, je rencontraï des disciples de *Platon*. Venez avec nous, me dit l'un d'eux ; vous êtes dans le meilleur des mondes ; nous avons bien surpassé notre maître. Il n'y avait de son tems que cinq mondes possibles, parce qu'il n'y a que cinq corps réguliers ; mais actuellement qu'il y a une infinité d'univers possibles, DIEU a choisi le meilleur ; venez, & vous vous en trouverez bien. Je lui répondis humblement : Les mondes que DIEU pouvait créer, étaient ou meilleurs, ou parfaitement égaux, ou pires. Il ne pouvait prendre le pire. Ceux qui étaient égaux, supposé qu'il y en eût, ne valaient pas la préférence ; ils étaient entièrement les mêmes : on n'a pû choisir entre eux : prendre l'un, c'est prendre l'autre. Il était donc impossible qu'il ne prît pas le meilleur. Mais comment les autres étaient-ils possibles, quand il était impossible qu'ils existassent ?

Il me fit de très belles distinctions, assurant toujours sans s'entendre, que ce monde-ci est le meilleur de tous les mondes réellement impossibles. Mais me sentant alors tourmenté de la pierre, & souffrant des douleurs insupportables, les citoyens du meilleur des mondes me conduisirent à l'hôpital voisin. Chemin faisant, deux de ces bienheureux habitans furent enlevés par des créatures leurs semblables :

blables : on les chargea de fers, l'un pour quelques dettes, l'autre sur un simple soupçon. Je ne fais pas si je fus conduit dans le meilleur des hôpitaux possibles ; mais je fus entassé avec deux ou trois mille misérables qui souffraient comme moi. Il y avait là plusieurs défenseurs de la patrie, qui m'apprirent qu'ils avaient été trépanés & disséqués vivans, qu'on leur avait coupé des bras, des jambes, & que plusieurs milliers de leurs généreux compatriotes avaient été massacrés dans l'une des trente batailles données dans la dernière guerre, qui est environ la cent-millième guerre depuis que nous connaissons des guerres. On voyait aussi dans cette maison environ mille personnes des deux sexes qui ressemblaient à des spectres hideux, & qu'on frottait d'un certain métal, parce qu'ils avaient fui la loi de la Nature, & parce que la Nature avait je ne fais comment pris la précaution d'empoisonner en eux la source de la vie. Je remerciai mes deux conducteurs.

Quand on m'eut plongé un fer bien tranchant dans la vessie, & qu'on eut tiré quelques pierres de cette carrière ; quand je fus guéri, & qu'il ne me resta plus que quelques incommodités douloureuses pour le reste de mes jours, je fis mes représentations à mes guides ; je pris la liberté de leur dire qu'il y avait du bon dans ce Monde, puisqu'on m'avait tiré quatre cailloux du sein de mes entrailles déchirées ;

chirées; mais que j'aurais encore mieux aimé que les vessies eussent été des lanternes, que non pas qu'elles fussent des carrières. Je leur parlai des calamités & des crimes innombrables qui couvrent cet excellent Monde. Le plus intrépide d'entre eux, qui était un Allemand, mon compatriote, m'aprit que tout cela n'est qu'une bagatelle.

Ce fut, dit-il, une grande faveur du Ciel envers le genre humain, que *Tarquin* violât *Lucrèce*, & que *Lucrèce* se poignardât, parce qu'on chassa les Tyrans, & que le viol, le suicide & la guerre établirent une République qui fit le bonheur des peuples conquis. J'eus peine à convenir de ce bonheur. Je ne conçus pas d'abord quelle était la félicité des Gaulois & des Espagnols, dont on dit que *César* fit périr trois millions. Les dévastations & les rapines me parurent aussi quelque chose de désagréable; mais le défenseur de l'Optimisme n'en démordit point; il me disait toujours comme le géolier de *Don Carlos*; *paix, paix, c'est pour votre bien.* Enfin, étant poussé à bout, il me dit qu'il ne fallait pas prendre garde à ce globe de la Terre, où tout va de travers; mais que dans l'étoile de *Sirius*, dans *Orion*, dans l'œil du *Taureau*, & ailleurs, tout est parfait. Allons-y donc, lui dis-je.

Un petit Théologien me tira alors par le bras; il me confia que ces gens là étaient des rêveurs,

rêveurs, qu'il n'était point du tout nécessaire qu'il y eût du mal sur la Terre, qu'elle avait été formée exprès pour qu'il n'y eût jamais que du bien; & pour vous le prouver, fachez que les choses se passèrent ainsi autrefois pendant dix ou douze jours. Hélas! lui répondis-je, c'est bien dommage, mon révérend Père, que cela n'ait pas continué.

XXVII. *Des Monades &c.*

Le même Allemand se refaisit alors de moi; il m'endoctrina, m'aprit clairement ce que c'est que mon ame. Tout est composé de monades dans la Nature; votre ame est une monade; & comme elle a des rapports avec toutes les autres monades du monde, elle a nécessairement des idées de tout ce qui s'y passe; ces idées sont confuses, ce qui est très utile; & votre monade, ainsi que la mienne, est un miroir concentré de cet Univers.

Mais ne croyez pas que vous agissiez en conséquence de vos pensées. Il y a une harmonie préétablie entre la monade de votre ame & toutes les monades de votre corps, de façon que quand votre ame a une idée, votre corps a une action, sans que l'une soit la suite de l'autre. Ce sont deux pendules qui vont ensemble; ou si vous voulez, cela ressemble à un homme qui prêche tandis qu'un autre fait les gestes.

gestes. Vous concevez aisément qu'il faut que cela soit ainsi dans le meilleur des mondes. Car

XXVIII. *Des Formes Plastiques.*

Comme je ne comprenais rien du tout à ces admirables idées, un Anglais nommé *Cudworth* s'aperçut de mon ignorance à mes yeux fixes, à mon embarras, à ma tête baissée ; Ces idées, me dit-il, vous semblent profondes, parce qu'elles sont creusées. Je vais vous apprendre nettement comment la nature agit. Premièrement, il y a la nature en général, ensuite il y a des natures plastiques qui forment tous les animaux & toutes les plantes, vous entendez bien ? Pas un mot, Monsieur. Continuons donc.

Une nature plastique n'est pas une faculté du corps, c'est une substance immatérielle qui agit sans savoir ce qu'elle fait, qui est entièrement aveugle, qui ne sent ni ne raisonne, ni ne végète ; mais la tulippe a sa forme plastique qui la fait végéter ; le chien a sa forme plastique qui le fait aller à la chasse, & l'homme a la sienne qui le fait raisonner. Ces formes sont les agens immédiats de la Divinité. Il n'y a point de Ministres plus fidèles au monde, car elles donnent tout, & ne retiennent rien pour elles. Vous voyez bien que ce sont là les vrais principes des choses, & que les natures

tures plastiques valent bien l'harmonie préétablie & les monades, qui font les miroirs concentrés de l'Univers. Je lui avouai que l'un valait bien l'autre.

XXIX. *De Locke.*

Après tant de courses malheureuses, fatigué, harassé, honteux d'avoir cherché tant de vérités, & d'avoir trouvé tant de chimères, je suis revenu à *Locke*, comme l'enfant prodigue qui retourne chez son père; je me suis rejetté entre les bras d'un homme modeste, qui ne feint jamais de savoir ce qu'il ne fait pas, qui, à la vérité, ne possède pas des richesses immenses, mais dont les fonds sont bien assurés, & qui jouit du bien le plus solide, sans aucune ostentation. Il me confirme dans l'opinion que j'ai toujours eue, que rien n'entre dans notre entendement que par nos sens.

Qu'il n'y a point de notions innées.

Que nous ne pouvons avoir l'idée ni d'un espace infini, ni d'un nombre infini.

Que je ne pense pas toujours, & que par conséquent la pensée n'est pas l'essence, mais l'action de mon entendement.

Que je suis libre quand je peux faire ce que je veux.

Que

Que cette liberté ne peut consister dans ma volonté, puisque lorsque je demeure volontairement dans ma chambre, dant la porte est fermée, & dont je n'ai pas la clef, je n'ai pas liberté d'en sortir; puisque je souffre quand je veux ne pas souffrir; puisque très souvent je ne peux rappeler mes idées quand je veux les rappeler.

Qu'il est donc absurde au fond de dire, *la volonté est libre*, puisqu'il est absurde de dire, *je veux vouloir cette chose*; car c'est précisément comme si on disait, *je désire de la désirer*, *je crains de la craindre*: qu'enfin la volonté n'est pas plus libre qu'elle n'est bleuë ou quarrée. (*Voyez l'article XIII.*)

Que je ne puis vouloir qu'en conséquence des idées reçues dans mon cerveau; que je suis nécessité à me déterminer en conséquence de ces idées, puisque sans cela je me déterminerais sans raison, & qu'il y aurait un effet sans cause.

Que je ne puis avoir une idée positive de l'infini, puisque je suis très fini.

Que je ne puis connaître aucune substance, parce que je ne puis avoir d'idée que de leurs qualités, & que mille qualités d'une chose ne peuvent me faire connaître la nature intime de cette chose, qui peut avoir cent mille autres qualités ignorées.

Que

Que je ne suis la même personne qu'autant que j'ai de la mémoire, & le sentiment de ma mémoire; car n'ayant pas la moindre partie du corps qui m'appartenait dans mon enfance, & n'ayant pas le moindre souvenir des idées qui m'ont affecté à cet âge, il est clair que je ne suis pas plus ce même enfant que je ne suis *Confucius* ou *Zoroastre*. Je suis réputé la même personne par ceux qui m'ont vû croître, & qui ont toujours demeuré avec moi; mais je n'ai en aucune façon la même existence; je ne suis plus l'ancien moi-même; je suis une nouvelle identité: & de là quelles singulières conséquences!

Qu'enfin, conformément à la profonde ignorance dont je me suis convaincu sur les principes des choses, il est impossible que je puisse connaître quelles sont les substances auxquelles DIEU daigne accorder le don de sentir & de penser. En effet, y a-t-il des substances dont l'essence soit de penser, qui pensent toujours, & qui pensent par elles-mêmes? En ce cas, ces substances, quelles qu'elles soient, sont des Dieux; car elles n'ont nul besoin de l'Être éternel & formateur, puisqu'elles ont leurs essences sans lui, puisqu'elles pensent sans lui.

Secondement, si l'Être éternel a fait le don de sentir & de penser à des êtres, il leur a donné ce qui ne leur appartenait pas essentiellement;

D

ment;

ment ; il a donc pû donner cette faculté à tout être, quel qu'il soit.

Troisièmement, nous ne connaissons aucun être à fond ; donc il est impossible que nous sachions si un être est incapable ou non de recevoir le sentiment & la pensée. Les mots de *matière* & d'*esprit* ne sont que des mots ; nous n'avons nulle notion complete de ces deux choses ; donc au fond il y a autant de témérité à dire qu'un corps organisé par DIEU même ne peut recevoir la pensée de DIEU même, qu'il ferait ridicule de dire que l'esprit ne peut penser.

Quatrièmement, je suppose qu'il y ait des substances purement spirituelles qui n'ayent jamais eu l'idée de la matière & du mouvement, feront-elles bien reçues à nier que la matière & le mouvement puissent exister ?

Je suppose que la savante Congrégation qui condamna *Galilée* comme impie, & comme absurde, pour avoir démontré le mouvement de la Terre autour du Soleil, eût eu quelque connaissance des idées du Chancelier *Bacon*, qui proposait d'examiner si l'attraction est donnée à la matière ; je suppose que le Rapporteur de ce Tribunal eût remontré à ces graves personnages, qu'il y avait des gens assez fous en Angleterre pour soupçonner que DIEU pouvait
donner

donner à toute la matière depuis *Saturne* jusqu'à notre petit tas de bouë, une tendance vers un centre, une attraction, une gravitation, laquelle serait absolument indépendante de toute impulsion; puisque l'impulsion agit en raison des surfaces, & que cette gravitation agit en raison des solides. Ne voyez-vous pas ces Juges de la raison humaine, & de DIEU même, dicter aussi-tôt leurs arrêts, anathématiser cette gravitation que *Newton* a démontrée depuis, prononcer que cela est impossible à DIEU, & déclarer que la gravitation vers un centre est un blasphème? Je suis coupable, ce me semble, de la même témérité, quand j'ose assurer que DIEU ne peut faire sentir & penser un être organisé quelconque.

Cinquièmement, je ne puis douter que DIEU n'ait accordé des sensations de la mémoire, & par conséquent des idées, à la matière organisée dans les animaux. Pourquoi donc nierai-je qu'il puisse faire le même présent à d'autres animaux? On l'a déjà dit; la difficulté consiste moins à savoir si la matière organisée peut penser, qu'à savoir comment un être, quel qu'il soit, pense.

La pensée est quelque chose de divin; oui sans doute; & c'est pour cela que je ne saurai jamais ce que c'est que l'être pensant. Le principe du mouvement est divin; & je ne saurai

rai jamais la cause de ce mouvement dont tous mes membres exécutent les loix.

L'enfant d'*Aristote* étant en nourrice, attirait dans sa bouche le teton qu'il suçait, en formant précisément avec sa langue qu'il retirait, une machine pneumatique, en pompant l'air, en formant du vuide ; tandis que son père ne savait rien de tout cela, & disait au hasard, que la Nature abhorre le vuide.

L'enfant d'*Hipocrate*, à l'âge de quatre ans, prouvait la circulation du sang en passant son doigt sur sa main ; & *Hipocrate* ne savait pas que le sang circulât.

Nous sommes ces enfans, tous tant que nous sommes ; nous opérons des choses admirables ; & aucun des Philosophes ne sait comment elles s'opèrent.

Sixièmement, voilà les raisons, ou plutôt les doutes que me fournit ma faculté intellectuelle sur l'affertion modeste de *Locke*. Je ne dis point, encor une fois, que c'est la matière qui pense en nous ; je dis avec lui qu'il ne nous appartient pas de prononcer qu'il soit impossible à DIEU de faire penser la matière ; qu'il est absurde de le prononcer ; & que ce n'est pas à des vers de terre à borner la puissance de l'Être suprême.

Septièmement, j'ajoute que cette question est absolument étrangère à la Morale ; parce que

que, soit que la matière puisse penser ou non, quiconque pense doit être juste; parce que l'atome à qui DIEU aura donné la pensée peut mériter ou démériter, être puni ou récompensé, & durer éternellement; aussi-bien que l'Être inconnu appelé autrefois *soufle*, & aujourd'hui *esprit*, dont nous avons encore moins de notion que d'un atome.

Je fais bien que ceux qui ont cru que l'être nommé *soufle* pouvait seul être susceptible de sentir & de penser, ont persécuté ceux qui ont pris le parti du sage *Locke*, & qui n'ont pas osé borner la puissance de DIEU à n'animer que ce souffle. Mais quand l'Univers entier croyait que l'ame était un corps léger, un souffle, une substance de feu, aurait-on bien fait de persécuter ceux qui sont venus nous apprendre que l'ame est immatérielle? Tous les Pères de l'Eglise qui ont cru l'ame un corps délié, auraient-ils eu raison de persécuter les autres Pères qui ont apporté aux hommes l'idée de l'immatérialité parfaite? Non, sans doute; car le persécuteur est abominable. Donc ceux qui admettent l'immatérialité parfaite sans la comprendre, ont dû tolérer ceux qui la rejettent, parce qu'ils ne la comprenaient pas. Ceux qui ont refusé à DIEU le pouvoir d'animer l'être inconnu appelé *matière*, ont dû tolérer aussi ceux qui n'ont pas osé dépouiller DIEU de ce pouvoir; car il est bien malhonorable de se haïr pour des syllogismes.

XXX. *Qu'ai-je appris jusqu'à présent ?*

J'ai donc compté avec *Locke* & avec moi-même, & je me suis trouvé possesseur de quatre ou cinq vérités, dégagé d'une centaine d'erreurs, & chargé d'une immense quantité de doutes. Je me suis dit ensuite à moi-même; Ce peu de vérités que j'ai acquises par ma raison, sera entre mes mains un bien stérile, si je n'y puis trouver quelques principes de morale. Il est beau à un aussi chétif animal que l'homme, de s'être élevé à la connaissance du Maître de la Nature: mais cela ne me servira pas plus que la science de l'Algèbre, si je n'en tire quelque règle pour la conduite de ma vie.

XXXI. *T a - t - il une Morale ?*

Plus j'ai vû des hommes différens par le climat, les mœurs, le langage, les loix, le culte, & par la mesure de leur intelligence, & plus j'ai remarqué qu'ils ont tous le même fonds de morale. Ils ont tous une notion grossière du juste & de l'injuste, sans savoir un mot de Théologie. Ils ont tous acquis cette même notion dans l'âge où la raison se déploie, comme ils ont tous acquis naturellement l'art de soulever des fardeaux avec des bâtons, & de passer un ruisseau sur un morceau de bois, sans avoir appris les Mathématiques.

Il m'a donc paru que cette idée du juste & de l'injuste leur était nécessaire, puisque tous s'accordaient en ce point, dès qu'ils pouvaient agir & raisonner. L'Intelligence suprême qui nous a formés, a donc voulu qu'il y eût de la justice sur la Terre, pour que nous pussions y vivre un certain tems. Il me semble que n'ayant ni instinct pour nous nourrir comme les animaux, ni armes naturelles comme eux, & végétant plusieurs années dans l'imbécillité d'une enfance exposée à tous les dangers, le peu qui serait resté d'hommes échapés aux dents des bêtes féroces, à la faim, à la misère, se feraient occupés à se disputer quelque nourriture & quelques peaux de bêtes, & qu'ils se feraient bien-tôt détruits comme les enfans du dragon de *Cadmus*, si-tôt qu'ils auraient pû se servir de quelque arme. Du moins il n'y aurait eu aucune société, si les hommes n'avaient conçu l'idée de quelque justice, qui est le lien de toute société.

Comment l'Egyptien qui élevait des pyramides & des obélisques, & le Scythe errant qui ne connaissait pas même les cabanes, auraient-ils eu les mêmes notions fondamentales du juste & de l'injuste, si DIEU n'avait donné de tout tems à l'un & à l'autre cette raison qui, en se développant, leur fait appercevoir les mêmes principes nécessaires, ainsi qu'il leur a donné des organes, qui, lorsqu'ils ont atteint

le degré de leur énergie, perpétuent nécessairement, & de la même façon la race du Scythe & de l'Égyptien ? Je vois une horde barbare, ignorante, superstitieuse, un peuple sanguinaire & usurier, qui n'avait pas même de terme dans son jargon pour signifier la Géométrie & l'Astronomie ; cependant ce peuple a les mêmes loix fondamentales que le sage Caldéen qui a connu les routes des astres, & que le Phénicien plus savant encore, qui s'est servi de la connaissance des astres pour aller fonder des colonies aux bornes de l'Hémisphère où l'Océan se confond avec la Méditerranée. Tous ces peuples assurent qu'il faut respecter son père & sa mère, que le parjure, la calomnie, l'homicide sont abominables. Ils tirent donc tous les mêmes conséquences du même principe de leur raison développée.

XXXII. *Utilité réelle. Notion de la justice.*

La notion de quelque chose de juste, me semble si naturelle, si universellement acquise par tous les hommes, qu'elle est indépendante de toute loi, de tout pacte, de toute Religion. Que je redemande à un Turc, à un Guèbre, à un Malabare, l'argent que je lui ai prêté pour se nourrir & pour se vêtir ; il ne lui tombera jamais dans la tête de me répondre ; Attendez que je sache si *Mahomet*, *Zoroastre*

roastre ou *Brama* ordonnent que je vous rende votre argent. Il conviendra qu'il est juste qu'il me paye ; & s'il n'en fait rien, c'est que sa pauvreté ou son avarice l'emporteront sur la justice qu'il reconnaît.

Je mets en fait, qu'il n'y a aucun peuple chez lequel il soit juste, beau, convenable, honnête de refuser la nourriture à son père & à sa mère quand on peut leur en donner.

Que nulle peuplade n'a jamais pû regarder la calomnie comme une bonne action, non pas même une compagnie de bigots fanatiques.

L'idée de justice me paraît tellement une vérité du premier ordre, à laquelle tout l'Univers donne son assentiment, que les plus grands crimes qui affligent la société humaine, sont tous commis sous un faux prétexte de justice. Le plus grand des crimes, du moins le plus destructif, & par conséquent le plus opposé au but de la Nature, est la guerre ; mais il n'y a aucun agresseur qui ne colore ce forfait du prétexte de la justice.

Les Déprédateurs Romains faisaient déclarer toutes leurs invasions justes par des Prêtres nommés *Féciales*. Tout brigand qui se trouve à la tête d'une armée, commence ses fureurs par un manifeste, & implore le DIEU des armées.

Les petits voleurs eux-mêmes, quand ils sont associés, se gardent bien de dire, Allons voler, allons arracher à la veuve & à l'orphelin leur nourriture; ils disent, Soyons justes, allons reprendre notre bien des mains des riches qui s'en sont emparés. Ils ont entre eux un Dictionnaire qu'on a même imprimé dès le seizième siècle, & dans ce vocabulaire qu'ils appellent *Argot*, les mots de *vol*, *larcin*, *rapi-
ne*, ne se trouvent point; ils se servent de termes qui répondent à *gagner*, *reprendre*.

Le mot d'*injustice* ne se prononce jamais dans un Conseil d'Etat, où l'on propose le meurtre le plus injuste; les conspirateurs, même les plus sanguinaires, n'ont jamais dit: Commettons un crime. Ils ont tous dit, Vengeons la patrie des crimes du Tyran, punissons ce qui nous paraît une injustice. En un mot, flatteurs lâches, Ministres barbares, conspirateurs odieux, voleurs plongés dans l'iniquité, tous rendent hommage, malgré eux, à la vertu même qu'ils foulent aux pieds.

J'ai toujours été étonné que chez les Français, qui sont éclairés & polis, on ait souffert sur le Théâtre ces maximes aussi affreuses que fausses qui se trouvent dans la première scène de *Pompée*, & qui sont beaucoup plus outrées que celles de *Lucain* dont elles sont imitées.

*La justice & le droit sont de vaines idées.
Le droit des Rois consiste à ne rien épargner.*
&

& on met ces abominables paroles dans la bouche de *Photin* Ministre du jeune *Ptolomée*. Mais c'est précisément parce qu'il est Ministre qu'il devait dire tout le contraire; il devait représenter la mort de *Pompée* comme un malheur nécessaire & juste.

Je crois donc que les idées du juste & de l'injuste sont aussi claires, aussi universelles que les idées de santé & de maladie, de vérité & de fausseté, de convenance & de disconvenance. Les limites du juste & de l'injuste sont très difficiles à poser; comme l'état mitoyen entre la santé & la maladie, entre ce qui est convenance & la disconvenance des choses, entre le faux & le vrai, est difficile à marquer. Ce sont des nuances qui se mêlent, mais les couleurs tranchantes frappent tous les yeux. Par exemple, tous les hommes avouent qu'on doit rendre ce qu'on nous a prêté; mais si je fais certainement que celui à qui je dois deux millions, s'en servira pour asservir ma patrie, dois-je lui rendre cette arme funeste? Voilà où les sentimens se partagent: mais en général je dois observer mon serment quand il n'en résulte aucun mal; c'est de quoi personne n'a jamais douté.

XXXIII. *Consentement universel est-il preuve de vérité?*

On peut m'objecter que le consentement des hommes de tous les tems & de tous les pays,

pays, n'est pas une preuve de la vérité. Tous les peuples ont cru à la Magie, aux sortilèges, aux Démoniaques, aux apparitions, aux influences des astres, à cent autres sottises pareilles. Ne pourrait-il pas en être ainsi du juste & de l'injuste ?

Il me semble que non. Premièrement, il est faux que tous les hommes aient cru à ces chimères. Elles étaient à la vérité l'aliment de l'imbécillité du vulgaire, & il y a le vulgaire des grands & le vulgaire du peuple ; mais une multitude de sages s'en est toujours moquée ; ce grand nombre de sages, au contraire, a toujours admis le juste & l'injuste, tout autant, & même encore plus que le peuple.

La croyance aux Sorciers, aux Démoniaques &c., est bien éloignée d'être nécessaire au genre humain ; la croyance à la justice est d'une nécessité absolue ; donc elle est un développement de la raison donnée de DIEU ; & l'idée des forciers & des possédés &c., est au contraire un pervertissement de cette même raison.

XXXIV. *Contre Locke.*

Locke qui m'instruit, & qui m'apprend à me défier de moi-même, ne se trompe-t-il pas quelquefois comme moi-même ? Il veut prouver la fausseté des idées innées ; mais n'ajoute-t-il pas une bien mauvaise raison à de fort

fort bonnes ? il avoue qu'il n'est pas juste de faire bouillir son prochain dans une chaudière, & de le manger. Il dit que cependant il y a eu des nations d'Antropophages, & que ces êtres pensans n'auraient pas mangé des hommes, s'ils avaient eu les idées du juste & de l'injuste, que je suppose nécessaires à l'espèce humaine. (Voyez le No. XXXVI.)

Sans entrer ici dans la question, s'il y a eu en effet des nations d'Antropophages, sans examiner les relations du voyageur *Dampier*, qui a parcouru toute l'Amérique, & qui n'y en a jamais vû, mais qui au contraire a été reçu chez tous les Sauvages avec la plus grande humanité, Voici ce que je réponds.

Des vainqueurs ont mangé leurs esclaves pris à la guerre ; ils ont cru faire une action très juste ; ils ont cru avoir sur eux droit de vie & de mort ; & comme ils avaient peu de bons mets pour leur table, ils ont cru qu'il leur était permis de se nourrir du fruit de leur victoire. Ils ont été en cela plus justes que les Triomphateurs Romains, qui faisaient étrangler sans aucun fruit les Princes esclaves qu'ils avaient enchaînés à leur char de triomphe. Les Romains & les Sauvages avaient une très fausse idée de la justice, je l'avoue ; mais enfin, les uns & les autres croyaient agir justement ; & cela est si vrai, que les mêmes Sauvages, quand ils avaient admis leurs captifs dans leur société,

les

les regardaient comme leurs enfans; & que ces mêmes anciens Romains ont donné mille exemples de justice admirables.

XXXV. *Contre Locke.*

Je conviens, avec le sage *Locke*, qu'il n'y a point de notion innée, point de principe de pratique inné. C'est une vérité si constante, qu'il est évident que les enfans auraient tous une notion claire de DIEU, s'ils étaient nés avec cette idée, & que tous les hommes s'accorderaient dans cette même notion, accord que l'on n'a jamais vû. Il n'est pas moins évident que nous ne naissons point avec des principes développés de morale, puisqu'on ne voit pas comment une nation entière pourrait rejeter un principe de morale qui seroit gravé dans le cœur de chaque individu de cette nation.

Je suppose que nous soyons tous nés avec le principe moral bien développé, qu'il ne faut persécuter personne pour sa manière de penser; comment des peuples entiers auraient-ils été persécuteurs? Je suppose que chaque homme porte en soi la loi évidente, qui ordonne qu'on soit fidèle à son serment; comment tous ces hommes, réunis en corps, auront-ils statué qu'il ne faut pas garder sa parole à des hérétiques? Je répète encore, qu'au lieu de ces idées innées chimériques, DIEU nous a donné
une

une raison qui se fortifie avec l'âge, & qui nous apprend à tous, quand nous sommes attentifs, sans passion, sans préjugé, qu'il y a un DIEU, & qu'il faut être juste; mais je ne puis accorder à *Locke* les conséquences qu'il en tire. Il semble trop approcher du système de *Hobbes*, dont il est pourtant très éloigné.

Voici ses paroles, au premier livre de l'Entendement humain; *Considérez une ville prise d'assaut, & voyez s'il parait dans le cœur des soldats animés au carnage & au butin, quelque égard pour la vertu, quelque principe de morale, quelque remords de toutes les injustices qu'ils commettent* Non, ils n'ont point de remords, & pourquoi? C'est qu'ils croient agir justement. Aucun d'eux n'a supposé injuste la cause du Prince pour lequel il va combattre: ils hazardent leur vie pour cette cause: ils tiennent le marché qu'ils ont fait: ils pouvaient être tués à l'assaut, donc ils croient être en droit de tuer: ils pouvaient être dépouillés, donc ils pensent qu'ils peuvent dépouiller. Ajoutez qu'ils sont dans l'enyvrement de la fureur qui ne raisonne pas; & pour vous prouver qu'ils n'ont point rejeté l'idée du juste & de l'honnête, proposez à ces mêmes soldats beaucoup plus d'argent que le pillage de la ville ne peut leur en procurer, de plus belles filles que celles qu'ils ont violées, pourvu seulement qu'au lieu d'égorger dans leur fureur trois, ou quatre mille ennemis,

mis, qui font encore résistance, & qui peuvent les tuer, ils aillent égorger leur Roi, son Chancelier, ses Secrétaires d'Etat, & son grand Aumônier, vous ne trouverez pas un de ces soldats qui ne rejette vos offres avec horreur. Vous ne leur proposez cependant que six meurtres au lieu de quatre mille, & vous leur présentez une récompense très forte. Pourquoi vous refusent-ils ? C'est qu'ils croient juste de tuer quatre mille ennemis, & que le meurtre de leur Souverain, auquel ils ont fait serment, leur paraît abominable.

Locke continue, & pour mieux prouver qu'aucune règle de pratique n'est innée, il parle des Mingréliens, qui se font un jeu, dit-il, d'enterrer leurs enfans tout vifs ; & des Caraïbes, qui chârent les leurs pour les mieux engraisser, afin de les manger.

On a déjà remarqué ailleurs que ce grand homme a été trop crédule en rapportant ces fables : *Lambert*, qui seul impute aux Mingréliens d'enterrer leurs enfans tout vifs pour leur plaisir, n'est pas un auteur assez accrédité.

Chardin, voyageur qui passe pour si véridique, & qui a été rançonné en Mingrélie, parlerait de cette horrible coutume si elle existait ; & ce ne serait pas assez qu'il le dit, pour qu'on le crût ; il faudrait que vingt voyageurs de nations & de Religions différentes, s'accordassent

dassent à confirmer un fait si étrange, pour qu'on en eût une certitude historique.

Il en est de même des femmes des isles Antilles, qui châtraient leurs enfans pour les manger : cela n'est pas dans la nature d'une mère.

Le cœur humain n'est point ainsi fait ; châtrer des enfans est une opération très délicate, très dangereuse, qui loin de les engraisser les amaigrit au moins une année entière, & qui souvent les tue. Ce raffinement n'a jamais été en usage que chez des Grands, qui, pervertis par l'excès du luxe & par la jalousie, ont imaginé d'avoir des Eunuques pour servir leurs femmes & leurs concubines. Il n'a été adopté en Italie, & à la chapelle du Pape, que pour avoir des Musiciens dont la voix fût plus belle que celle des femmes. Mais dans les isles Antilles, il n'est guère à présumer que des Sauvages aient inventé le raffinement de châtrer les petits garçons pour en faire un bon plat ; & puis qu'auraient-ils fait de leurs petites filles ?

Locke allégué encore des Saints de la Religion Mahométane, qui s'accouplent dévotement avec leurs ânesses, pour n'être point tentés de commettre la moindre fornication avec les femmes du pays. Il faut mettre ces contes avec celui du perroquet qui eut une si belle conversation en langue Brésilienne avec le Prin-

ce *Maurice*, conversation que *Locke* a la simplicité de rapporter, sans se douter que l'Interprète du Prince avait pû se moquer de lui. C'est ainsi que l'Auteur de l'*Esprit des Loix* s'amuse à citer de prétendues loix de Tunquin, de Bantam, de Borneo, de Formose, sur la foi de quelques voyageurs, ou menteurs, ou mal instruits. *Locke* & lui, font deux grands hommes, en qui cette simplicité ne me semble pas excusable.

XXXVI. *Nature partout la même.*

En abandonnant *Locke* en ce point, je dis avec le grand *Newton* *Natura est semper sibi consona* : la Nature est toujours semblable à elle-même. La loi de la gravitation qui agit sur un astre, agit sur tous les astres, sur toute la matière. Ainsi la loi fondamentale de la Morale agit également sur toutes les nations bien connues. Il y a mille différences dans les interprétations de cette loi, en mille circonstances ; mais le fonds subsiste toujours le même, & ce fonds est l'idée du juste & de l'injuste. On commet prodigieusement d'injustices dans les fureurs de ses passions, comme on perd sa raison dans l'ivresse : mais quand l'ivresse est passée, la raison revient ; & c'est, à mon avis, l'unique cause qui fait subsister la société humaine, cause subordonnée au besoin que nous avons les uns des autres.

Comment

Comment donc avons-nous acquis l'idée de la justice? Comme nous avons acquis celle de la prudence, de la vérité, de la convenance, par le sentiment & par la raison. Il est impossible que nous ne trouvions pas très imprudente l'action d'un homme qui se jetterait dans le feu pour se faire admirer, & qui espérerait d'en réchaper. Il est impossible que nous ne trouvions pas très injuste l'action d'un homme qui en tuë un autre dans sa colère. La société n'est fondée que sur ces notions qu'on n'arrachera jamais de notre cœur, & c'est pourquoi toute société subsiste, à quelque superstition bizarre & horrible qu'elle se soit asservie.

Quel est l'âge où nous connaissons le juste & l'injuste? L'âge où nous connaissons que deux & deux font quatre.

XXXVII. De Hobbes.

Profond & bizarre Philosophe, bon citoyen, esprit hardi, ennemi de *Descartes*, toi qui t'es trompé comme lui, toi dont les erreurs en Physique sont grandes & pardonnables, parce que tu étais venu avant *Newton*, toi qui as dit des vérités qui ne compensent pas tes erreurs, toi qui le premier fis voir quelle est la chimère des idées innées, toi qui fus le précurseur de *Locke* en plusieurs choses, mais qui le fus aussi de *Spinoza*; c'est en vain que tu éton-

nes tes lecteurs, en réussissant presque à leur prouver qu'il n'y a aucunes loix dans le Monde que des loix de convention ; qu'il n'y a de juste & d'injuste que ce qu'on est convenu d'appeller tel dans un pays. Si tu t'étais trouvé seul avec *Cromwel* dans une isle déserte, & que *Cromwel* eût voulu te tuer pour avoir pris le parti de ton Roi dans l'isle d'Angleterre, cet attentat ne t'aurait-il pas paru aussi injuste dans ta nouvelle isle, qu'il te l'aurait paru dans ta patrie ?

Tu dis que dans la loi de nature, *tous ayant droit à tout, chacun a droit sur la vie de son semblable.* Ne confonds-tu pas la puissance avec le droit ? Penses-tu qu'en effet le pouvoir donne le droit ? & qu'un fils robuste n'ait rien à se reprocher pour avoir assassiné son père languissant & décrépit ? Quiconque étudie la Morale doit commencer à réfuter ton livre dans son cœur ; mais ton propre cœur te réfutait encor davantage ; car tu fus vertueux, ainsi que *Spinoza* ; & il ne te manque, comme à lui, que d'enseigner les vrais principes de la vertu que tu pratiquais, & que tu recommandais aux autres.

XXXVIII. *Morale universelle.*

La Morale me paraît tellement universelle, tellement calculée par l'Être universel qui nous

nous a formés, tellement destinée à servir de contrepoids à nos passions funestes, & à soulager les peines inévitables de cette courte vie, que depuis *Zoroastre* jusqu'au Lord *Shaftesburi*, je vois tous les Philosophes enseigner la même morale, quoiqu'ils ayent tous des idées différentes sur les principes des choses. Nous avons vû que *Hobbes*, *Spinosa*, & *Bayle* lui-même, qui ont ou nié les premiers principes, ou qui en ont douté, ont cependant recommandé fortement la justice & toutes les vertus.

Chaque nation eut des rites religieux, particuliers, & très souvent d'absurdes & de révoltantes opinions en Métaphysique, en Théologie. Mais s'agit-il de savoir s'il faut être juste? tout l'Univers est d'accord, comme nous l'avons dit au nombre XXXVI, & comme on ne peut trop le répéter.

XXXIX. De *Zoroastre*.

Je n'examine point en quel tems vivait *Zoroastre* à qui les Perses donnèrent neuf mille ans d'antiquité, ainsi que *Platon* aux anciens Athéniens. Je vois seulement que ses préceptes de morale se sont conservés jusqu'à nos jours: ils sont traduits de l'ancienne langue des Mages dans la langue vulgaire des Guèbres; & il paraît bien aux allégories puérides, aux observances ridicules, aux idées fantasti-

ques dont ce recueil est rempli, que la Religion de *Zoroastre* est de l'antiquité la plus haute. C'est la qu'on trouve le nom de *jardin* pour exprimer la récompense des justes : on y voit le mauvais principe sous le nom de *Sathan*, que les Juifs adoptèrent aussi. On y trouve le Monde formé en six saisons, ou en six temps. Il y est ordonné de réciter un *Abunavar* & un *Ashim vuhu* pour ceux qui éternuent.

Mais enfin, dans ce recueil de cent portes ou préceptes tirés du livre du *Zend*, & où l'on rapporte même les propres paroles de l'ancien *Zoroastre*, quels devoirs moraux sont-ils prescrits ?

Celui d'aimer, de secourir son père & sa mère, de faire l'aumône aux pauvres, de ne jamais manquer à sa parole, de s'abstenir, quand on est dans le doute, si l'action qu'on va faire est juste ou non. (*porte 30.*)

Je m'arrête à ce précepte, parce que nul Législateur n'a jamais pû aller au delà ; & je me confirme dans l'idée que plus *Zoroastre* établit de superstitions ridicules en fait de culte, plus la pureté de sa morale fait voir qu'il n'était pas en lui de la corrompre ; que plus il s'abandonnait à l'erreur dans ses dogmes, plus il lui était impossible d'errer en enseignant la vertu.

XL. Des Bracmanes,

Il est vraisemblable que les Brames, ou Bracmanes, existaient longtems avant que les Chinois eussent leurs cinq Kings; & ce qui fonde cette extrême probabilité, c'est qu'à la Chine, les antiquités les plus recherchées sont Indiennes, & que dans l'Inde il n'y a point d'antiquités Chinoises.

Ces anciens Brames étaient sans doute d'aussi mauvais métaphysiciens, d'aussi ridicules théologiens que les Caldéens & les Perses, & toutes les nations qui sont à l'Occident de la Chine. Mais quelle sublimité dans la morale! Selon eux, la vie n'était qu'une mort de quelques années, après laquelle on vivrait avec la Divinité. Ils ne se bornaient pas à être justes envers les autres, mais ils étaient rigoureux envers eux-mêmes; le silence, l'abstinence, la contemplation, le renoncement à tous les plaisirs, étaient leurs principaux devoirs. Aussi tous les sages des autres nations allaient chez eux apprendre ce qu'on appelait *la sagesse*.

XLI. Des Confucius.

Les Chinois n'eurent aucune superstition, aucun charlatanisme à se reprocher comme les autres peuples. Le Gouvernement Chinois montrait aux hommes, il y a fort au

delà de quatre mille ans, & leur montre encore, qu'on peut les régir sans les tromper ; que ce n'est pas par le mensonge qu'on sert le DIEU de vérité ; que la superstition est non-seulement inutile, mais nuisible à la Religion. Jamais l'adoration de DIEU ne fut si pure & si sainte qu'à la Chine (*à la Révélation près.*) Je ne parle pas des sectes du peuple, je parle de la Religion du Prince, de celle de tous les Tribunaux, & de tout ce qui n'est pas populaire. Quelle est la Religion de tous les honnêtes gens à la Chine depuis tant de siècles ? La voici : *Adorez le Ciel, & soyez justes.* Aucun Empereur n'en a eu d'autre.

On place souvent le grand *Confutsé*, que nous nommons *Confucius*, parmi les anciens Législateurs, parmi les Fondateurs des Religions ; c'est une grande inadvertence. *Confutsé* est très moderne ; il ne vivait que six cent cinquante ans avant notre Ere. Jamais il n'institua aucun culte, aucun rite ; jamais il ne se dit ni inspiré, ni Prophète ; il ne fit que rassembler en un corps les anciennes loix de la Morale.

Il invite les hommes à pardonner les injures, & à ne se souvenir que des bienfaits.

A veiller sans cesse sur soi-même, à corriger aujourd'hui les fautes d'hier.

A ré-

A réprimer ses passions, & à cultiver l'amitié ; à donner sans faste, & à ne recevoir que l'extrême nécessaire, sans bassesse.

Il ne dit point qu'il ne faut pas faire à autrui ce que nous ne voulons pas qu'on fasse à nous-mêmes ; ce n'est que défendre le mal : il fait plus, il recommande le bien : *Traite autrui comme tu veux qu'on te traite.*

Il enseigne non-seulement la modestie, mais encore l'humilité : il recommande toutes les vertus.

XLII. *De Philosophes Grecs, & d'abord de Pythagore.*

Tous les Philosophes Grecs ont dit des sottises en Physique & en Métaphysique. Tous sont excellens dans la Morale ; tous égalent Zoroastre, Confucé & les Bracmanes. Lisez seulement les vers dorés de *Pythagore*, c'est le précis de sa doctrine ; il n'importe de quelle main ils soient. Dites-moi si une seule vertu y est oubliée.

XLIII. *De Zaleucus.*

Réunissez tous vos lieux communs, Prédicateurs Grecs, Italiens, Espagnols, Allemands, Français &c. ; qu'un distille toutes vos déclamations, en tirera-t-on un extrait

qui soit plus pur que l'exorde des loix de *Zaloucus*.

Maîtrisez votre ame, purifiez-la, écartez toute pensée criminelle. Croyez que DIEU ne peut être bien servi par les pervers; croyez qu'il ne ressemble pas aux faibles mortels, que les louanges & les présens séduisent: la vertu seule peut lui plaire.

Voilà le précis de toute morale & de toute Religion.

XLIV. *D'Epicure.*

Des pédants de Collège, des petits maîtres de Séminaire, ont cru, sur quelques plaifanteries d'*Horace* & de *Pétrone*, qu'*Epicure* avait enseigné la volupté par les préceptes & par l'exemple. *Epicure* fut toute sa vie un Philosophe sage, tempérant & juste. Dès l'âge de douze à treize ans, il fut sage; car lorsque le Grammairien qui l'instruisait, lui récita ce vers d'*Hésiode*.

Le Cahos fut produit le premier de tous les Etres:

Eh! qui le produisit, dit *Epicure*, puisqu'il était le premier? Je n'en fais rien, dit le Grammairien; il n'y a que les Philosophes qui le sachent. Je vais donc m'instruire chez eux, repartit l'enfant; & depuis ce tems, jusqu'à l'âge de soixante & douze ans, il cultiva la Philosophie.

lofophie. Son testaments que *Diogène de Laërce* nous a conservé tout entier, découvre une ame tranquille & juste ; il affranchit les esclaves qu'il croit avoir mérité cette grace : il recommande à ses exécuteurs testamentaires de donner la liberté à ceux qui s'en rendront dignes. Point d'ostentation, point d'injuste préférence ; c'est la dernière volonté d'un homme qui n'en a jamais eu que de raisonnables. Seul de tous les Philosophes, il eut pour amis tous ses disciples, & sa secte fut la seule où l'on fut aimer, & qui ne se partagea point en plusieurs autres.

Il paraît, après avoir examiné sa doctrine, & ce qu'on a écrit pour & contre lui, que tout se réduit à la dispute entre *Mallebranche* & *Arnauld*. *Mallebranche* avouait que le plaisir rend heureux, *Arnauld* le niait ; c'était une dispute de mots, comme tant d'autres disputes où la Philosophie & la Théologie apportent leur incertitude, chacune de son côté.

XLV. *Des Stoïciens.*

Si les Epicuriens rendirent la nature humaine aimable, les Stoïciens la rendirent presque divine. Résignation à l'Être des êtres, ou plutôt élévation de l'ame jusqu'à cet Être ; mépris du plaisir, mépris même de la douleur, mépris de la vie & de la mort, inflexibilité
dans

dans la justice ; tel était le caractère des vrais Stoïciens ; & tout ce qu'on a pû dire contre eux, c'est qu'ils décourageaient le reste des hommes.

Socrate, qui n'était pas de leur secte, fit voir qu'on ne pouvait pousser la vertu aussi loin qu'eux, sans être d'aucun parti ; & la mort de ce martyr de la Divinité est l'éternel opprobre d'Athènes, quoiqu'elle s'en soit repentie.

Le Stoïcien *Caton* est d'un autre côté l'éternel honneur de Rome. *Épictète* dans l'esclavage, est peut-être supérieur à *Caton*, en ce qu'il est toujours content de sa misère. Je suis, dit-il, dans la place où la Providence a voulu que je fusse ; m'en plaindre, c'est l'offenser.

Dirai-je que l'Empereur *Antonin* est encore au-dessus d'*Épictète*, parce qu'il triompha de plus de séductions, & qu'il était bien plus difficile à un Empereur de ne se pas corrompre, qu'à un pauvre de ne pas murmurer. Lisez les pensées de l'un & de l'autre ; l'Empereur & l'esclave vous paraîtront également grands.

Oserai-je parler ici de l'Empereur *Julien* ? Il erra sur le dogme ; mais certes il n'erra pas sur la Morale. En un mot, nul Philosophe dans l'antiquité qui n'ait voulu rendre les hommes meilleurs.

Il y a eu des gens parmi nous qui ont dit, que toutes les vertus de ces grands hommes n'étaient que des péchés illustres. Puisse la Terre être couverte de tels coupables!

XLVI. Philosophie est vertu?

Il y eut des Sophistes, qui furent aux Philosophes ce que les hommes sont aux finges. Lucien se moqua d'eux; on les méprisa. Ils furent à peu-près ce qu'ont été les moines mendians dans les Universités. Mais n'oublions jamais que tous les Philosophes ont donné de grands exemples de vertu, & que les Sophistes, & même les moines, ont tous respecté la vertu dans leurs écrits.

XLVII. D'Esope.

Je placerai *Esope* parmi ces grands hommes, & même à la tête de ces grands hommes, soit qu'il ait été le *Pilpay* des Indiens, ou l'ancien précurseur de *Pilpay*, ou le *Lokman* des Perfes, ou le *Akkim* des Arabes, ou le *Hacani* des Phéniciens, il n'importe; je vois que ses fables ont été en vogue chez toutes les nations Orientales, & que l'origine s'en perd dans une antiquité, dont on ne peut fonder l'abyme. A quoi tendent ces fables aussi profondes qu'ingénues, ces apologues qui semblent visiblement écrits dans un tems où l'on ne doutait

pas

pas que les bêtes n'eussent un langage ? Elles ont enseigné presque tout notre hémisphère. Ce ne sont point des recueils de sentences fastidieuses qui lassent plus qu'elles n'éclaircent ; c'est la vérité elle-même avec le charme de la fable. Tout ce qu'on a pu faire, c'est d'y ajouter des embellissements dans nos langues modernes. Cette ancienne sagesse est simple & nue dans le premier auteur. Les graces naïves dont on l'a ornée en France n'en ont point caché le fonds respectable. Que nous apprennent toutes ces fables ? qu'il faut être juste.

XLVIII. *De la paix née de la Philosophie ?*

Puisque tous les Philosophes avaient des dogmes différents, il est clair que le dogme & la vertu sont d'une nature entièrement hétérogène. Qu'ils crussent ou non que *Thétis* était la Déesse de la mer, qu'ils fussent persuadés ou non de la guerre des géants & de l'âge d'or, de la boîte de *Pandore* & de la mort du serpent *Pitbon* &c., ces doctrines n'avaient rien de commun avec la morale. C'est une chose admirable dans l'antiquité que la *Théogonie* n'ait jamais troublé la paix des nations.

XLIX. *Questions.*

Ah ! si nous pouvions imiter l'antiquité ! si nous faisons enfin à l'égard des disputes

tes

tes théologiques, ce que nous avons fait au bout de dix-sept siècles dans les belles-lettres!

Nous sommes revenus au goût de la faine antiquité, après avoir été plongé dans barbarie de nos écoles. Jamais les Romains ne furent assez absurdes pour imaginer qu'on pût persécuter un homme, parce qu'il croyait le vuide ou le plein, parce qu'il prétendait que les accidens ne peuvent pas subsister sans sujet, parce qu'il expliquait en un sens un passage d'un auteur, qu'un autre entendait dans un sens contraire.

Nous avons recours tous les jours à la Jurisprudence des Romains; & quand nous manquons de loix (ce qui nous arrive si souvent) nous allons consulter le Code & le Digeste. Pourquoi ne pas imiter nos maîtres dans leur sage tolérance?

Qu'importe à l'Etat qu'on soit du sentiment des Réaux ou des Nominaux, qu'on tienne pour Scot ou pour Thomas, pour Oecolampade ou pour Mélancton, qu'on soit du parti d'un Evêque d'Ypre, qu'on n'a point lû, ou d'un moine Espagnol qu'on a moins lû encore? N'est-il pas clair que tout cela doit être aussi indifférent au véritable intérêt d'une nation, que de traduire bien ou mal un passage de *Lycophron* ou d'*Hésiode*?

L. *Autres Questions.*

Je fais que les hommes sont quelquefois malades du cerveau. Nous avons eu un Musicien qui est mort fou, parce que sa musique n'avait pas paru assez bonne. Des gens ont cru avoir un nez de verre; mais s'il y en avait d'assez attaqués pour penser, par exemple, qu'ils ont toujours raison, y aurait-il assez d'hellébore pour une si étrange maladie?

Et si ces malades, pour soutenir qu'ils ont toujours raison, menaçaient du dernier supplice quiconque pense qu'ils peuvent avoir tort, s'ils établissaient des espions pour découvrir les réfractaires, s'ils décidaient qu'un père sur le témoignage de son fils, une mère sur celui de sa fille, doit périr dans les flammes &c., ne faudrait-il pas lier ces gens là, & les traiter comme ceux qui sont attaqués de la rage?

LI. *Ignorance.*

Vous me demandez à quoi bon tout ce sermon, si l'homme n'est pas libre? D'abord je ne vous ai point dit que l'homme n'est pas libre? je vous ai dit, que sa liberté consiste dans son pouvoir d'agir, & non pas dans le pouvoir chimérique de *vouloir vouloir*. Ensuite je vous dirai que tout étant lié dans la Nature, la Providence éternelle me prédestinait

stinait à écrire ces rêveries, & prédestinait cinq ou six lecteurs à en faire leur profit, & cinq à six autres à les dédaigner & à les laisser dans la foule immense des écrits inutiles.

Si vous me dites que je ne vous ai rien appris, souvenez vous que je me suis annoncé comme un ignorant.

LII. *Autres Ignorances.*

Je suis si ignorant, que je ne fais pas même les faits anciens dont on me berce; je crains toujours de me tromper de sept à huit cent années au moins, quand je recherche en quel tems ont vécu ces antiques héros, qu'on dit avoir exercé les premiers le vol & le brigandage dans une grande étendue de pays; & ces premiers sages qui adorèrent les étoiles ou des poissons, ou des serpens, ou des morts, ou des êtres fantastiques.

Quel est celui qui le premier imagina les six *Gabambars*, & le pont de *Tshinavar*, & le *Dardaroth*, & le lac de *Karon*? en quel tems vivait le premier *Bacchus*, le premier *Hercule*, le premier *Orphée*?

Toute l'antiquité est si ténébreuse jusqu'à *Thucydide* & *Xénophon*, que je suis réduit à ne savoir presque pas un mot de ce qui s'est passé sur le globe que j'habite, avant le court espa-

ce d'environ trente siècles ; & dans ces trente siècles encor, que d'obscurités ! que d'incertitudes ! que de fables !

LIII. *Plus grande ignorance.*

Mon ignorance me pèse bien davantage, quand je vois que ni moi, ni mes compatriotes, nous ne savons absolument rien de notre patrie. Ma mère m'a dit que j'étais né sur les bords du Rhin, je le veux croire. J'ai demandé à mon ami le savant *Apédeutès*, natif de Courlande, s'il avait quelque connaissance des anciens peuples du Nord ses voisins, & de son malheureux petit pays ? il m'a répondu que les poissons de la mer Baltique.

Pour moi, tout ce que je fais de mon pays, c'est que *César* dit, il y a environ dix-huit cent ans, que nous étions des brigands, qui étions dans l'usage de sacrifier des hommes à je ne fais quels Dieux pour obtenir d'eux quelque bonne proie, & que nous n'allions jamais en course qu'accompagnés de vieilles forcières qui faisaient ces beaux sacrifices.

Tacite, un siècle après, dit quelques mots de nous, sans nous avoir jamais vus : il nous regarde comme les plus honnêtes gens du monde en comparaison des Romains ; car il assure que quand nous n'avions personne à voler,

nous

nous passions les jours & les nuits à nous enyvrer de mauvaise bière dans nos cabanes.

Depuis ce tems de notre âge d'or, c'est un vuide immense jusqu'à l'histoire de *Charlemagne*. Quand je suis arrivé à ces tems connus, je vois dans *Goldstad* une charte de *Charlemagne* dattée d'*Aix-la-Chapelle*, dans laquelle ce savant Empereur parle ainsi :

Vous savez que chassant un jour auprès de cette ville, je trouvai les thermes & le palais que Granus frère de Néron & d'Agrippa avait autrefois bâtis.

Ce *Granus* & cet *Agrippa* frères de *Néron*, me font voir que *Charlemagne* était aussi ignorant que moi; & cela soulage.

LIV. Ignorance ridicule.

L'histoire de l'Eglise de mon pays ressemble à celle de *Granus* frère de *Néron* & d'*Agrippa*, & est bien plus merveilleuse. Ce sont de petits garçons ressuscités, des dragons pris avec une étole comme des lapins avec un lacet; des hosties qui saignent d'un coup de couteau qu'un Juif leur donne; des Saints qui courent après leurs têtes quand on les leur a coupées. Une des légende des plus avérées dans notre histoire ecclésiastique d'Allemagne, est celle du bienheureux *Pierre de Luxembourg*,

qui dans les deux années 1388 & 89 après sa mort, fit deux mille quatre cent miracles ; & les années suivantes, trois mille de compte fait ; parmi lesquels on ne nomme pourtant que quarante-deux morts ressuscités.

Je m'informe si les autres Etats de l'Europe ont des histoires ecclésiastiques, aussi merveilleuses & aussi authentiques ? Je trouve partout la même sagesse & la même certitude.

LV. *Pis qu'ignorance.*

J'ai vû ensuite pour quelles sottises inintelligibles les hommes s'étaient chargés les uns les autres d'imprécations, s'étaient détestés, persécutés, égorgés, pendus, roués & brûlés ; & j'ai dit, S'il y avait eu un sage dans ces abominables tems, il aurait donc falu que ce sage vécût & mourût dans les déserts.

LVI. *Commencement de la raison.*

Je vois qu'aujourd'hui, dans ce siècle qui est l'aurore de la raison, quelques têtes de cette hydre du fanatisme renaissent encore. Il paraît que leur poison est moins mortel, & leurs gueules moins dévorantes. Le sang n'a point coulé pour la grace versatile, comme il coula si longtems pour les indulgences plénières qu'on vendait au marché ; mais le montre
sub-

subsiste encore; quiconque recherchera la vérité risquera d'être persécuté. Faut-il rester oisif dans les ténèbres? ou faut-il allumer un flambeau auquel l'envie & la calomnie rallumeront leurs torches? Pour moi, je crois que la vérité ne doit pas plus se cacher devant ces monstres, que l'on ne doit s'abstenir de prendre de la nourriture dans la crainte d'être empoisonné.



PETITE DIGRESSION.

Dans les commencemens de la fondation des Quinze-Vingt, on fait qu'ils étaient tous égaux, & que leurs petites affaires se décidaient à la pluralité des voix. Ils distinguaient parfaitement au toucher la monnoie de cuivre de celle d'argent; aucun d'eux ne prit jamais du vin de Brie pour du vin de Bourgogne. Leur odorat était plus fin que celui de leurs voisins qui avaient deux yeux. Ils raisonnèrent parfaitement sur les quatre sens, c'est-à-dire, qu'ils en connurent tout es qu'il est permis d'en savoir; & ils vécutent paisibles & fortunés autant que des Quinze-Vingt peuvent l'être. Malheureusement un de leurs Professeurs prétendit avoir des notions claires sur le sens de la vue; il se fit écouter, il intrigua, il forma des entousiasmes; enfin on le reconnut pour le Chef

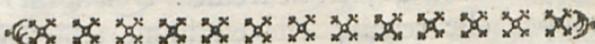
de la Communauté. Il se mit à juger souverainement des couleurs, & tout fut perdu.

Ce premier Dictateur des Quinze-Vingt se forma d'abord un petit Conseil, avec lequel il se rendit le maître de toutes les aumônes. Par ce moyen personne n'osa lui résister. Il décida que tous les habits des Quinze-Vingt étaient blancs; les aveugles le crurent; ils ne parlaient que de leurs beaux habits blancs, quoiqu'il n'y en eût pas un seul de cette couleur. Tout le monde se moqua d'eux; ils allèrent se plaindre au Dictateur, qui les reçut fort mal; il les traita de novateurs, d'esprits forts, de rebelles qui se laissaient séduire par les opinions erronées de ceux qui avaient des yeux, & qui osaient douter de l'infaillibilité de leur maître. Cette querelle forma deux partis.

Le Dictateur, pour les appaiser, rendit un arrêt, par lequel tous leurs habits étaient rouges. Il n'y avait pas un habit rouge aux Quinze-Vingt. On se moqua d'eux plus que jamais. Nouvelles plaintes de la part de la Communauté. Le Dictateur entra en fureur, les autres aveugles aussi; on se battit longtems, & la concorde ne fut rétablie que lorsqu'il fut permis à tous les Quinze-Vingt de suspendre leur jugement sur la couleur de leurs habits.

Un sourd, en lisant cette petite histoire, avoua que les aveugles avaient eu tort de juger

ger des couleurs ; mais il resta ferme dans l'opinion qu'il n'appartient qu'aux sourds de juger de la musique.



AVANTURE INDIENNE,

TRADUITE

PAR L'IGNORANT.

Pythagore, dans son séjour aux Indes, apprit, comme tout le monde fait, à l'école des Gymnosophistes, le langage des bêtes & celui des plantes. Se promenant un jour dans une prairie assez près du rivage de la mer, il entendit ces paroles : Que je suis malheureuse d'être née herbe ! à peine suis-je parvenue à deux pouces de hauteur, que voilà un monstre dévorant, un animal horrible qui me foule sous ses larges pieds ; sa gueule est armée d'une rangée de faux tranchantes avec laquelle il me coupe, me déchire & m'engloutit. Les hommes nomment ce monstre un *mouton*. Je ne crois pas qu'il y ait au monde une plus abominable créature.

Pythagore avança quelques pas ; il trouva une huitre qui baïllait sur un petit rocher ; il n'avait point encor embrassé cette admirable loi, par laquelle il est défendu de manger les

animaux nos semblables. Il allait avaler l'huitre, lorsqu'elle prononça ces mots attendrissans ; O Nature ! que l'herbe qui est comme moi ton ouvrage, est heureuse ! Quand on l'a coupée elle renaît, elle est immortelle ; & nous, pauvres huitres, en vain sommes-nous défendues par une double cuirasse ; des scélérats nous mangent par douzaine à leur déjeuner, & c'en est fait pour jamais. Quelle épouvantable destinée que celle d'une huitre, & que les hommes sont barbares !

Pythagore tressaillit ; il sentit l'énormité du crime qu'il allait commettre : il demanda pardon à l'huitre en pleurant, & la remit bien proprement sur son rocher.

Comme il rêvait profondément à cette aventure en retournant à la ville, il vit des araignées qui mangeaient des mouches, des hirondelles qui mangeaient des araignées, des éperviers qui mangeaient des hirondelles. Tous ces gens-là, dit-il, ne sont pas Philosophes.

Pythagore en entrant fut heurté, froissé, renversé par une multitude de gredins & de gredines qui couraient en criant, C'est bien fait, c'est bien fait, ils l'ont bien mérité. Qui ? quoi ? dit *Pythagore* en se relevant ; & les gens couraient toujours en disant, Ah ! que nous aurons de plaisir de les voir cuire !

Pytha-

Pythagore crut qu'on parlait de lentilles, ou de quelques autres légumes; point du tout, c'était de deux pauvres Indiens. Ah! sans doute, dit *Pythagore*, ce sont deux grands Philosophes qui sont las de la vie; ils sont bien aises de renaître sous une autre forme; il y a du plaisir à changer de maison, quoiqu'on soit toujours mal logé; il ne faut pas disputer des goûts.

Il avança avec la foule jusqu'à la place publique, & ce fut là qu'il vit un grand bucher allumé, & vis-à-vis de ce bucher un banc qu'on appelait un *Tribunal*, & sur ce banc des Juges, & ces Juges tenaient tous une queue de vache à la main, & ils avaient sur la tête un bonnet ressemblant parfaitement aux deux oreilles de l'animal qui porta *Silène* quand il vint autrefois au pays avec *Bacchus*, après avoir traversé la mer Erytrée à pied sec, & avoir arrêté le Soleil & la Lune, comme on le raconte fidèlement dans les Orphiques.

Il y avait parmi ces Juges un honnête homme fort connu de *Pythagore*. Le sage de l'Inde expliqua au sage de Samos de quoi il était question dans la fête qu'on allait donner au peuple Indou.

Les deux Indiens, dit-il, n'ont nulle envie d'être brûlés; mes graves confrères les ont condamnés à ce supplice, l'un pour avoir dit

que la substance de *Xaca* n'est pas la substance de *Brama* ; & l'autre, pour avoir soupçonné qu'on pouvait plaire à l'Être suprême par la vertu, sans tenir en mourant une vache par la queue ; parce que, disait-il, on peut être vertueux en tout tems, & qu'on ne trouve pas toujours une vache à point nommé. Les bonnes femmes de la ville ont été si effrayées de ces deux propositions si hérétiques, qu'elles n'ont point donné de repos aux Juges, jusqu'à ce qu'ils ayent ordonné le supplice de ces deux infortunés.

Pythagore jugea que depuis l'herbe jusqu'à l'homme il y avait bien des sujets de chagrin. Il fit pourtant entendre raison aux Juges, & même aux dévotes ; & c'est ce qui n'est arrivé que cette seule fois.

Ensuite il alla prêcher la tolérance à *Croton* ; mais un intolérant mit le feu à sa maison ; il fut brûlé, lui qui avait tiré deux Indous des flammes. *Sauve qui peut.*



PETIT



PETIT COMMENTAIRE
DE L'IGNORANT,

Sur l'éloge du DAUPHIN de France, composé
par Mr. THOMAS.

Je viens de lire dans l'éloquent discours de
Mr. Thomas ces paroles remarquables.

„Le Dauphin lifait avec plaisir ces livres
„où la douce humanité lui peignait tous les
„hommes, & même ceux qui s'égarèrent, com-
„me un peuple de frères. Aurait-il donc été
„lui-même ou persécuteur, ou cruel ? aurait-
„il adopté la férocité de ceux qui comptent
„l'erreur parmi les crimes, & veulent tour-
„menter pour instruire. *Ab !* dit-il plus
„d'une fois, *ne persécutons point.*

Ces mots ont pénétré dans mon cœur ; je
me suis écriè, Quel sera le malheureux qui ose-
ra être persécuteur quand l'héritier d'un grand
Royaume a déclaré qu'il ne faut pas l'être ?
Ce Prince savait que la persécution n'a jamais
produit que du mal : il avait lû beaucoup : la
Philosophie avait percé jusqu'à lui. Le plus
grand bonheur d'un Etat Monarchique, est que
le Prince soit éclairé. *Henri IV.* ne l'était pas
par les livres ; car excepté *Montagne* qui n'a
rien

rien d'arrêté, & qui n'apprend qu'à douter, il n'y avait alors que de misérables livres de controverse indignes d'être lûs par un Roi. Mais *Henri IV* était instruit par l'adversité, par l'expérience de la vie privée & de la vie publique, enfin, par ses propres lumières. Ayant été persécuté, il ne fut point persécuteur. Il était plus Philosophe qu'il ne pensait, au milieu du tumulte des armes, des factions du Royaume, des intrigues de la Cour, & de la rage de deux sectes ennemies. *Louis XIII.* ne lut rien, ne fut rien, & ne vit rien; il laissa persécuter.

Louis XIV. avait un grand sens, un amour de la gloire qui le portait au bien, un esprit juste, un cœur noble; mais malheureusement le Cardinal *Mazarin* ne cultiva point un si beau caractère. Il méritait d'être instruit, il fut ignorant; ses Confesseurs enfin le subjuguèrent; il persécuta; il fit du mal. Quoi! les *Sacis*, les *Arnauds*, & tant d'autres grands hommes emprisonnés, exilés, bannis! Et pour quoi? Parce qu'ils ne pensaient pas comme deux jésuites de la Cour: & enfin, son Royaume en feu pour une Bulle! Il le faut avouer, le fanatisme & la friponnerie demandèrent la Bulle, l'ignorance l'accepta, l'opiniâtreté la combattit. Rien de tout cela ne serait arrivé sous un Prince en état d'apprécier ce que vaut une grace efficace, une grace suffisante, & même encor versatile.

Je

Je ne suis pas étonné qu'autrefois le Cardinal de *Lorraine* ait persécuté des gens assez mal avisés pour vouloir ramener les choses à la première institution de l'Eglise; le Cardinal aurait perdu sept Evêchés, & de très grosses Abbayes dont il était en possession. Voilà une très bonne raison de poursuivre ceux qui ne sont pas de notre avis. Personne assurément ne mérite mieux d'être excommunié que ceux qui veulent nous ôter nos rentes. Il n'y a pas d'autre sujet de guerre chez les hommes; chacun défend son bien autant qu'il le peut.

Mais que dans le sein de la paix il s'élève des guerres intestines pour des billevesées incompréhensibles de pure Métaphisique; qu'on ait sous *Louis XIII.* en 1624. défendu sous peine des galères, de penser autrement qu'*Aristote*; qu'on ait anathématisé les idées innées de *Descartes*, pour les admettre ensuite; que de plus d'une question digne de *Rabelais* on ait fait une question d'Etat; cela est barbare & absurde.

On a demandé souvent pourquoi depuis *Romulus* jusqu'au temps où les Papes ont été puissants, jamais les Romains n'ont persécuté un seul Philosophe pour ses opinions. On ne peut répondre autre chose sinon que les Romains étaient sages.

Cicéron était très puissant. Il dit dans une de ses Lettres, *Voyez à qui vous voulez que je fasse*

fasse tomber les Gaulés en partage. Il était très attaché à la secte des Académiciens, mais on ne voit pas qu'il lui soit jamais tombé dans la tête de faire exiler un Stoïcien, d'exclurre des charges un Epicurien, de molester un Pitagoricien.

Et toi, malheureux *Jurieu*, fugitif de ton village, tu voulus opprimer le fugitif *Bayle* dans son asyle & dans le tien; tu laissas en paix *Spinosa* dont tu n'étais point jaloux; mais tu voulais accabler ce respectable *Bayle*, qui écrasait ta petite réputation par sa renommée éclatante.

Le descendant & l'héritier de trente Rois a dit, *Ne persécutons point*; & un bourgeois d'une ville ignorée, un habitué de paroisse, un moine dirait, *Persécutons!*

Ravir aux hommes la liberté de penser! juste ciel! Tirans fanatiques, commencez donc par nous couper les mains qui peuvent écrire, arrachez nous la langue qui parle contre vous, arrachez nous l'ame qui n'a pour vous que des sentimens d'horreur.

Il y a des païs où la superstition également lâche & barbare abrutit l'espèce humaine; il y en a d'autres où l'esprit de l'homme jouit de tous ses droits. Entre ces deux extrémités, l'une céleste, l'autre infernale, il est un peuple mitoyen, chez qui la Philosophie est tantôt accueillie,

cueillie, & tantôt proscrite, chez qui *Rabelais* a été imprimé avec privilège, mais qui a laissé mourir le grand *Arnaud* de faim dans un village étranger; un peuple qui a vécu dans des ténèbres épaisses depuis les temps de ses Druides, jusqu'au temps où quelques raïons de lumière tombèrent sur lui de la tête de *Descartes*. Depuis ce temps le jour lui est venu d'Angleterre. Mais croira-t-on bien que *Locke* était à peine connu de ce peuple il y a environ trente ans? Croira-t-on bien que lorsqu'on lui fit connaître la sagesse de ce grand homme, des ignorants en place opprimèrent violemment celui qui apporta le premier ces vérités de l'île des Philosophes dans le país des frivolités?

Si on a poursuivi ceux qui éclairaient les ames, on a poussé la manie jusqu'à s'élever contre ceux qui sauvaient les corps. En vain il est démontré que l'inoculation peut conserver la vie à vingt-cinq mille personnes par année dans un grand Royaume; il n'a pas tenu aux ennemis de la nature humaine qu'on n'ait traité ses bienfaiteurs d'empoisonneurs publics. Si on avait eu le malheur de les écouter, que ferait-il arrivé? les peuples voisins auraient conclu que la nation était sans raison & sans courage.

Heureusement les persécutions sont passagères, elles sont personnelles, elles dépendent du caprice de trois ou quatre énergumènes qui voient

voient toujours ce que les autres ne verraient pas, si on ne corrompait pas leur entendement; ils cabalent, ils ameutent, on crie quelque temps, ensuite on est étonné d'avoir crié, & puis on oublie tout.

Un homme ose dire, non-seulement après tous les Phisiciens, mais après tous les hommes, que si la Providence ne nous avait pas accordé des mains, il n'y aurait sur la terre ni artistes, ni arts. Un vinaigrier devenu maître d'école dénonce cette proposition comme impie; il prétend que l'auteur attribue tout à nos mains, & rien à nôtre intelligence. Un singe n'oserait intenter une telle accusation dans le païs des singes; cette accusation réussit chez les hommes. L'auteur est persécuté avec fureur; au bout de trois mois on n'y pense plus. Il en est de la plupart des livres philosophiques comme des contes de *La Fontaine*; on commença par les bruler, on a fini par les représenter à l'Opéra comique. Pourquoi en permet-on les représentations? c'est qu'on s'est aperçu enfin qu'il n'y avait là que de quoi rire. Pourquoi le même livre qu'on a pros crit reste-t-il paisiblement entre les mains des lecteurs? c'est qu'on s'est aperçu que ce livre n'a troublé en rien la société, qu'aucune pensée abstraite, ni même aucune plaisanterie, n'a ôté à aucun citoyen la moindre prérogative, qu'il n'a point fait renchérir les denrées, que
les

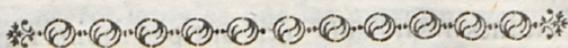
les moines mendians n'en ont pas moins rempli leur beface, que le train du monde n'a changé en rien, & que le livre n'a servi précisément qu'à occuper le loisir de quelques lecteurs.

En vérité, quand on persécute, c'est pour le plaisir de persécuter.

Passons de l'oppression passagère que la Philosophie a essuïée mille fois parmi nous, à l'oppression théologique qui est plus durable. Dès les premiers siècles on dispute ; les deux partis contraires s'anathématisent. Qui a raison des deux ? c'est le plus fort : des Conciles combattent contre des Conciles, jusqu'à ce qu'enfin l'autorité & le temps décident. Alors les deux partis réunis persécutent un troisième parti qui s'élève, & celui-ci en opprime un quatrième. On ne fait que trop que le sang a coulé pendant quinze cent ans pour ces disputes. Mais ce qu'on ne fait pas assez, c'est que si on n'avait jamais persécuté, il n'y aurait jamais eu de guerres de Religion.

Répétons donc mille fois avec un Dauphin tant regretté, *Ne persécutons personne.*





SUPPLEMENT

A U

PHILOSOPHE IGNORANT.

ANDRÉ DES TOUCHES

A S I A M.

André Des Touches était un Musicien très agréable dans le beau siècle de *Louis XIV.* avant que la Musique eût été perfectionnée par *Rameau*, & gâtée par ceux qui préférèrent la difficulté surmontée au naturel & aux graces.

Avant d'avoir exercé ses talens, il avait été Mousquetaire ; & avant d'être Mousquetaire il fit en 1688. le voyage de Siam avec le jésuite *Tachard*, qui lui donna beaucoup de marques particulières de tendresse pour avoir un amusement sur le vaisseau ; & *Des Touches* parla toujours avec admiration du Père *Tachard* le reste de sa vie.

Il fit connaissance à Siam avec un premier Commis du Barcelon ; & ce premier Commis s'appellait *Croutesf* ; & il mit par écrit la plupart des questions qu'il avait faites à *Croutesf*,
avec

avec les réponses de ce Siamois. Les voici telles qu'on les a trouvées dans ses papiers.

ANDRÉ DES TOUCHES.

Combien avez-vous de foldats ?

CROUTEF.

Quatre-vingt mille, fort médiocrement payés.

ANDRÉ DES TOUCHES.

Et de Talapoins ?

CROUTEF.

Cent vingt mille, tous fainéans & très riches. Il est vrai que dans la dernière guerre nous avons été bien battus, mais en récompense nos Talapoins ont fait très grande chère, bâti de belles maisons, & entretenu de très jolies filles.

ANDRÉ DES TOUCHES.

Il n'y a rien de plus sage & de mieux avisé. Et vos finances, en quel état sont-elles ?

CROUTEF.

En fort mauvais état. Nous avons pourtant quatre-vingt-dix mille hommes employés pour les faire fleurir ; & s'ils n'en ont pu venir à bout, ce n'est pas leur faute ; car il n'y a aucun d'eux qui ne prenne honnêtement tout ce qu'il peut prendre, & qui ne dépouille les cultivateurs pour le bien de l'Etat.

ANDRÉ DES TOUCHES.

Bravo ! Et vôtre Jurisprudence est-elle aussi parfaite que tout le reste de vôtre administration ?

CROUTEF.

Elle est bien supérieure ; nous n'avons point de loix ; mais nous avons cinq ou six mille volumes sur les loix. Nous nous conduisons d'ordinaire par des coutumes ; car on fait qu'une coutume ayant été établie au hazard est toujours ce qu'il y a de plus sage. Et de plus , chaque coutume ayant nécessairement changé dans chaque province comme les habillemens & les coëffures, les Juges peuvent choisir à leur gré l'usage qui était en vogue il y a quatre siècles, ou celui qui régnait l'année passée ; c'est uné variété de legislation que nos voisins ne cessent d'admirer ; c'est une fortune assurée pour les Praticiens, une ressource pour tous les plaideurs de mauvaise foi, & un agrément infini pour les Juges qui peuvent en sûreté de conscience décider les causes sans les entendre.

ANDRÉ DES TOUCHES.

Mais pour le criminel vous avez au moins des loix constantes ?

CROUTEF.

Dieu nous en préserve ! nous pouvons condamner au bannissement, aux galères, à la

la potence, ou renvoyer hors de cour selon que la fantaisie nous en prend. Nous nous plaignons quelquefois du pouvoir arbitraire de Mr. le Barcalon ; mais nous voulons que tous nos jugemens soient arbitraires.

DES TOUCHES.

Cela est juste. Et de la question, en usez-vous.

CROUTEF.

C'est nôtre plus grand plaisir ; nous avons trouvé que c'est un secret infailible pour sauver un coupable qui a les muscles vigoureux, les jarrêts forts & souples, les bras nerveux & les reins doubles ; & nous roïons gaîment tous les innocens à qui la nature a donné des organes faibles. Voici comme nous y prenons avec une sagesse & une prudence merveilleuse. Comme il y a des demi-preuves, c'est-à-dire des demi-vérités, il est clair qu'il y a des demi-innocens & des demi-coupables. Nous commençons donc par leur donner une demi-mort, après quoi nous allons déjeuner ; ensuite vient la mort toute entière, ce qui nous donne dans le monde une grande considération, & qui est le revênu du prix de nos charges.

ANDRÉ DES TOUCHES.

Rien n'est plus prudent & plus humain, il faut en convenir. Apprenez-moi ce que deviennent les biens des condamnés ?

C R O U T E F.

Les enfans en font privés. Car vous savez que rien n'est plus équitable que de punir tous les descendans d'une faute de leur père.

A N D R É D E S T O U C H E S.

Oui, il y a longtems que j'ai entendu parler de cette jurisprudence.

C R O U T E F.

Les peuples de Laos nos voisins n'admettent ni la question, ni les peines arbitraires, ni les coutumes différentes, ni les horribles supplices qui sont parmi nous en usage; mais aussi nous les regardons comme des barbares qui n'ont aucune idée d'un bon gouvernement. Toute l'Asie convient que nous dansons beaucoup mieux qu'eux, & que par conséquent il est impossible qu'ils approchent de nous en jurisprudence, en commerce, en finances, & surtout dans l'art militaire.

D E S T O U C H E S.

Dites-moi, je vous prie, par quels degrés on parvient dans Siam à la Magistrature?

C R O U T E F.

Par de l'argent comptant. Vous sentez qu'il serait impossible de bien juger, si on n'avait pas trente ou quarante mille pièces d'argent toutes prêtes. En vain on saurait par
cœur

cœur toutes les coutumes, en vain on aurait plaidé cinq cent causes avec succès, en vain on aurait un esprit rempli de justesse, & un cœur plein de justice; on ne peut parvenir à aucune Magistrature sans argent. C'est encore ce qui nous distingue de tous les peuples de l'Asie, & surtout de ces barbares de Laos qui ont la manie de récompenser tous les talens & de ne vendre aucun emploi.

André Des Touches qui était un peu diffract, comme le font tous les Musiciens, répondit au Siamois que la plupart des airs qu'il venait de chanter lui paraissaient un peu discordans, & voulut s'informer à fond de la musique Siamoise; mais *Croutef* plein de son sujet, & passionné pour son pays, continua en ces termes: Il m'importe fort peu que nos voisins qui habitent par-delà nos montagnes ayent de meilleure musique que nous, & de meilleurs tableaux, pourvu que nous ayons toujours des loix sages & humaines. C'est dans cette partie que nous excellons. Par exemple, il y a mille circonstances où une fille étant accouchée d'un enfant mort, nous réparons la perte de l'enfant en faisant pendre la mère: moyennant quoi elle est manifestement hors d'état de faire une fausse couche.

Si un homme a volé adroitement trois ou

quatre cent mille pièces d'or, nous le respectons, & nous allons dîner chez lui. Mais si une pauvre servante s'approprie mal adroitement trois ou quatre pièces de cuivre qui étaient dans la cassette de sa maîtresse, nous ne manquons pas de tuer cette servante en place publique; premièrement, de peur qu'elle ne se corrige; secondement, afin qu'elle ne puisse donner à l'Etat des enfans en grand nombre, parmi lesquels il s'en trouverait peut-être un ou deux qui pourraient voler trois ou quatre petites pièces de cuivre, ou devenir de grands hommes; troisièmement, parce qu'il est juste de proportionner la peine au crime, & qu'il ferait ridicule d'employer dans une maison de force, à des ouvrages utiles, une personne coupable d'un forfait si énorme.

Mais nous sommes encor plus justes, plus clémens, plus raisonnables dans les châtimens que nous infligeons à ceux qui ont l'audace de se servir de leurs jambes pour aller où ils veulent. Nous traitons si bien nos guerriers qui nous vendent leur vie, nous leur donnons un si prodigieux salaire, ils ont une part si considérable à nos conquêtes, qu'ils sont sans doute les plus criminels de tous les hommes, lorsque s'étant enrôlés dans un moment d'yvresse, ils veulent s'en retourner chez leurs parens dans un moment de raison. Nous leur faisons tirer à bout portant douze balles de plomb
dans

dans la tête pour les faire rester en place, après quoi ils deviennent infiniment utiles à leur patrie.

Je ne vous parle pas de la quantité innombrable d'excellentes institutions, qui ne vont pas à la vérité jusqu'à verser le sang des hommes, mais qui rendent la vie si douce & si agréable, qu'il est impossible que les coupables ne deviennent gens de bien. Un cultivateur n'a-t-il pas payé à point nommé une taxe qui excédait ses facultés, nous vendons sa marmite & son lit pour le mettre en état de mieux cultiver la terre quand il sera débarrassé de son superflu.

DES TOUCHES.

Voilà qui est tout-à-fait harmonieux, cela fait un beau concert.

CROUTEF.

Pour faire connaître notre profonde sagesse, sachez que notre basse fondamentale consiste à reconnaître pour notre Souverain à plusieurs égards un étranger tondu qui demeure à neuf cent mille pas de chez nous. Quand nous donnons nos plus belles terres à quelques-uns de nos Talapoins, ce qui est très prudent, il faut que ce Talapoin Siamois paye la première année de son revenu à ce tondu Tartare,

sans

fans quoi il est clair que nous n'aurions point de récolte.

Mais où est les tems, l'heureux tems, où ce tondu faisait égorger une moitié de la nation par l'autre, pour décider si *Sammonocodom* avait joué au cerf-volant ou au trou-madame, s'il s'était déguisé en éléphant ou en vache, s'il avait dormi trois cent quatre-vingt-dix jours sur le côté droit ou sur le gauche ? Ces grandes questions qui tiennent si essentiellement à la morale, agitaient alors tous les esprits ; elles ébranlaient le monde ; le sang coulait pour elles ; on massacrait les femmes sur les corps de leurs maris ; on écrasait leurs petits enfans sur la pierre, avec une dévotion, une onction, une componction angélique. Malheur à nous, enfans dégénérés de nos pieux ancêtres, qui ne faisons plus de ces saints sacrifices ! Mais au moins, ils nous reste, grâces au Ciel, quelques bonnes ames qui les imiteraient si on les laissait faire.

ANDRÉ DES TOUCHES.

Dites-moi, je vous prie, Monsieur, si vous divisez à Siam le ton majeur en deux comma & deux semi-comma, & si le progrès du son fondamental se fait par 1. 3. & 9.

CROUTEF.

Par *Sammonocodom*, vous vous moquez de moi. Vous n'avez point de tenue ; vous m'avez

vez interrogé sur la forme de nôtre Gouvernement, & vous me parlez de Musique.

ANDRÉ DES TOUCHES.

La Musique tient à tout ; elle était le fondement de toute la politique des Grecs. Mais pardon, puisqué vous avez l'oreille dure, revenons à nôtre propos. Vous disiez donc que pour faire un accord parfait. . .

CROUTE F.

Je vous disais qu'autrefois le Tartare tondu prétendait disposer de tous les Royaumes de l'Asie, ce qui était fort loin de l'accord parfait : mais il en résultait un grand bien ; on était beaucoup plus dévot à *Saminocodom* & à son éléphant, que dans nos jours où tout le monde se mêle de prétendre au sens commun avec une indiscrétion qui fait pitié. Cependant tout va ; on se réjouit, on danse, on joue, on dîne, on soupe, on fait l'amour ; cela fait frémir tous ceux qui ont de bonnes intentions.

ANDRÉ DES TOUCHES.

Et que voulez-vous de plus ? Il ne vous manque qu'une bonne Musique. Quand vous l'aurez, vous pourrez hardiment vous dire la plus heureuse nation de la Terre.



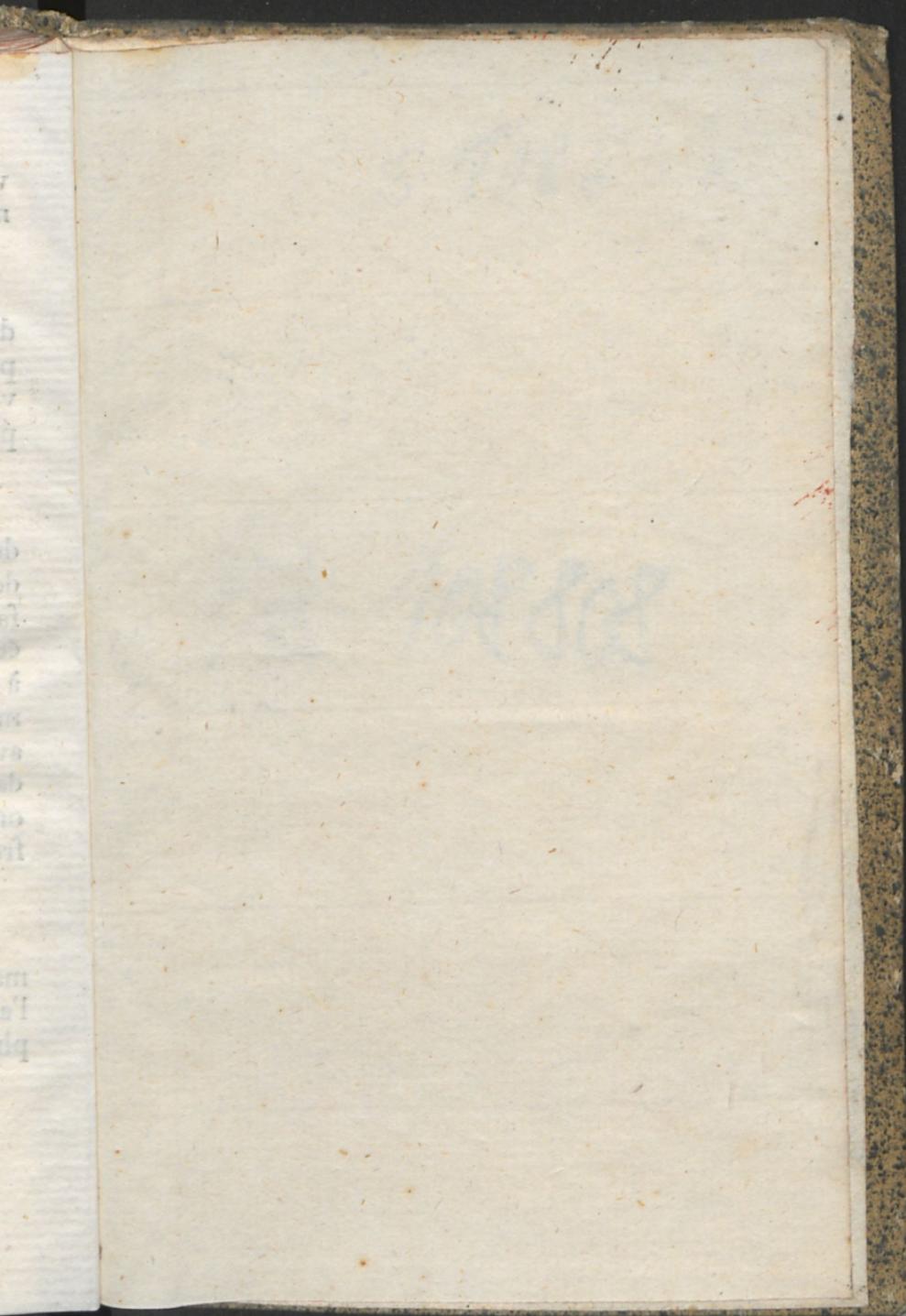
LE TRAITÉ DE LA VERTU

vous instruire sur la science de votre Dieu
ne ment, & vous ne parlez de malice
ANDRÉ DES TOUCHES
La sagesse n'est à vous, elle est à Dieu
dément de toute la polémique des Grecs. Mais
partout, guérisseur vous êtes l'homme bon
venez à nous sages. Vous êtes donc que
font être un accident partant

GRATIEUX
Je vous donne en attendant le Traité de
de la sagesse, de tous les Princes
de l'âme, de son état, de son sort, de son
sage, mais il n'est pas un grand sage, car
de la sagesse plus élevée à l'homme, car
il est évident, que dans les jours de son âge
moyen, l'âme de l'homme se trouve en
avec une réflexion qui lui fait
dans son état, on doit en
en fait, on se trouve, on se trouve, on se trouve
fidèle, tout cela qui est de l'âme humaine

ANDRÉ DES TOUCHES
Et que voulez-vous de plus? Il ne vous
instruit, et ne donne malice. Quand vous
l'avez, vous pouvez vraiment vous dire la
plus haute nation de la Terre, car vous
vous êtes fait un nom
de la sagesse, de la sagesse, de la sagesse
de la sagesse, de la sagesse, de la sagesse

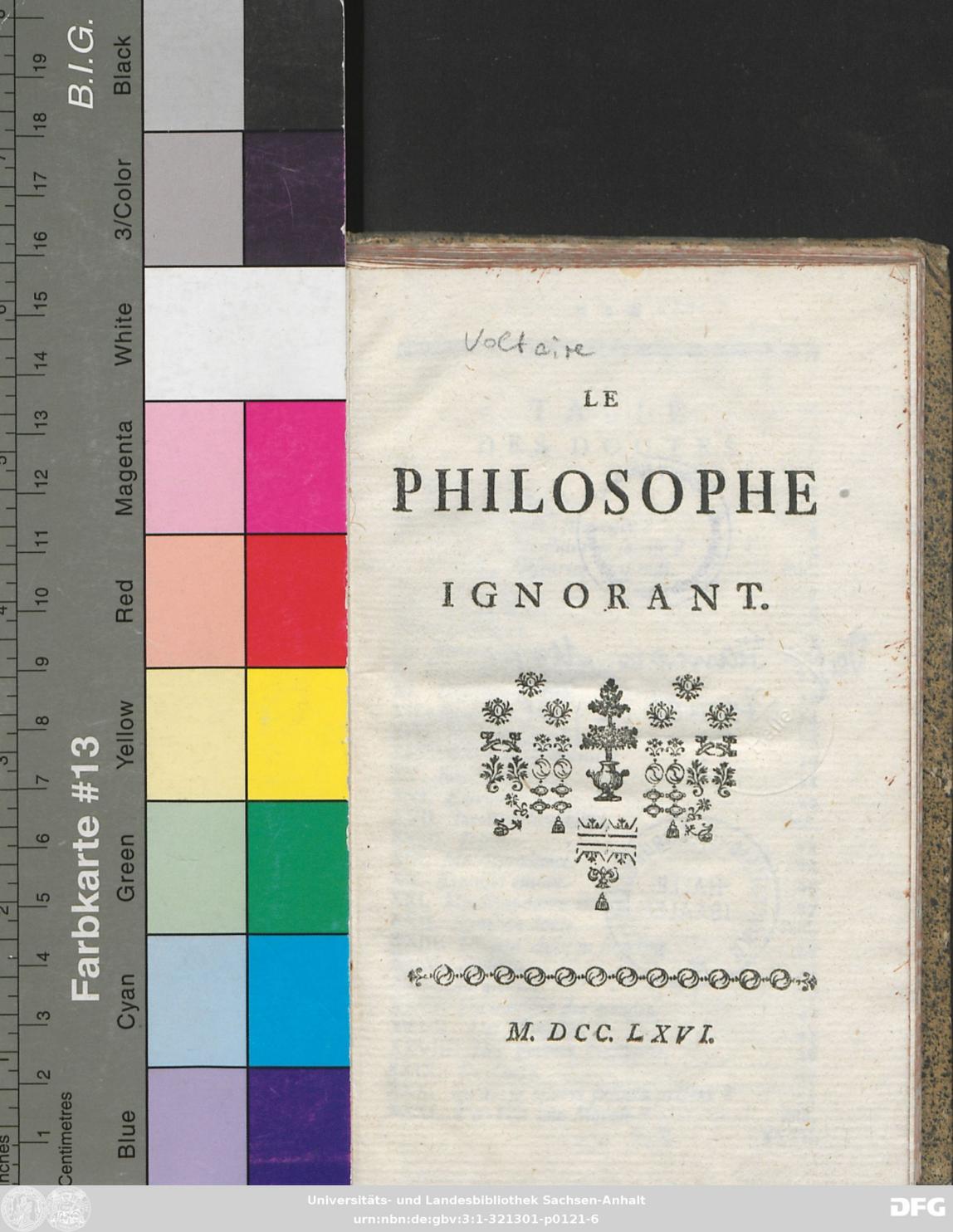




S. 108808

AL= 108808

DE 55 48 K



B.I.G.

Farbkarte #13

Black
3/Color
White
Magenta
Red
Yellow
Green
Cyan
Blue

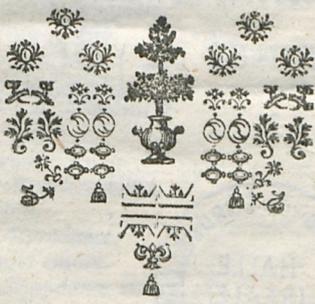
19
18
17
16
15
14
13
12
11
10
9
8
7
6
5
4
3
2
1
Centimetres
Inches

Voltaire

LE

PHILOSOPHE

IGNORANT.



M. DCC. LXVI.